

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

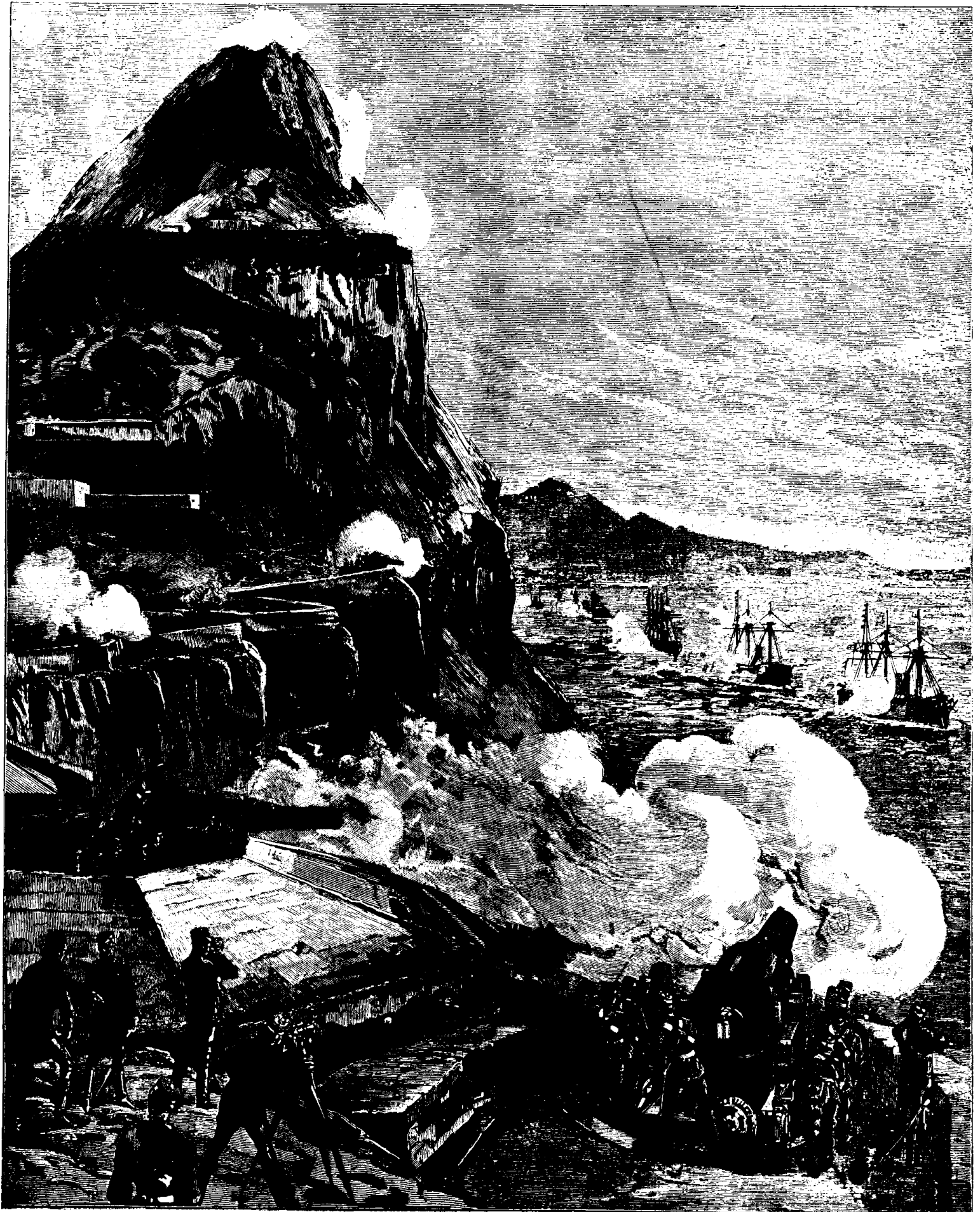
16^{ME} ANNÉE, No 810.—SAMEDI, 11 NOVEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLAGE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



ANGLETERRE. — La défense de Gibraltar

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 NOVEMBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : La chanson du grand père, par Victor Hugo.—Poésie : La Révd Mère Saint Alphonse, par J.-B. Caouette.—L'éphémère mariage, par J. H. Rosny.—Les chasses aux grandes fauces, par Edouard Foa.—L'âge des ivrognes.—Poésie : Vanitas vanitatum, par Fournier de Belleval.—Notre capital, par Varennes.—Conseils aux jeunes femmes, par Française.—Nos gravures—Au pied du grand saule, par Laurette de Valmont.—Poésie : Sur la tombe d'un paysan, par Gaston Ringard.—Mondanités, par Ann Séph.—Renseignements divers.—Primes du mois d'octobre.—Théâtre.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilletons canadiens : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régis Roy.

GRAVURES.—Angleterre.—La défense de Gibraltar.—L'arche construite à Québec en l'honneur du contingent canadien.—L'exécution de Knezevitch : Le coup de grâce.—Québec : Départ du contingent canadien pour le Transvaal.—Montréal : Aspect du Champ-de-Mars, lors de la grande démonstration du 29 octobre.—Les ambulancières qui viennent de s'embarquer, à Southampton, pour soigner les blessés au Transvaal.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

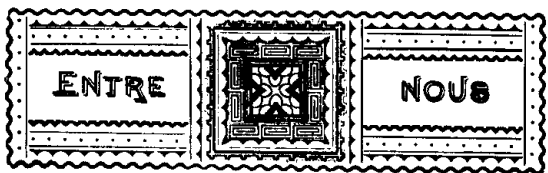
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il faut bien en parler de cette guerre, puisqu'un millier des nôtres sont partis pour la faire ; mais, en attendant, les nouvelles ne sont pas précisément folâtres et on est forcé de reconnaître que ces paysans, les Boers, ne sont pas des adversaires à dédaigner, bien qu'ils n'aient pas d'armée à proprement parler.

En effet, ils n'ont pas de troupes régulières, si ce n'est un corps insignifiant composé de jeunes gens étudiant les diverses branches de l'art de la guerre. Ils n'ont pas d'armée permanente, mais, en cas de besoin, comme dans la situation actuelle, toute la nation s'arme et combat.

A 16 ans, chaque Boer reçoit un fusil, et il ne le dépose plus avant d'avoir atteint la soixantaine, ce qui veut dire qu'il est soumis à l'impôt du sang. Quand la patrie est en danger, tout Boer valide prend son fusil, monte à cheval, charge sa monture, reçoit ses munitions de guerre, des provisions pour une quinzaine de jours et va grossir la bande de son district. L'armée Boer n'a donc ni intendance, ni administration mili-

taire, ni rien de ce qui rend si difficile la mobilisation des grandes puissances militaires.

Là-bas, chaque homme se bat pour la parcelle de patrie qu'il possède et qu'il représente. Chaque homme paye ses impôts de guerre sous forme de contribution personnelle, c'est-à-dire qu'il se charge de son propre entretien.

Et qu'on n'aille pas croire que ce n'est pas là une armée sérieuse, et que ces bandes sans cohésion apparente doivent facilement plier devant un ennemi organisé selon les principes des armées modernes, les généraux Symons et White en ont eu la preuve. Ces vieux soldats, rompus aux fatigues et à la tactique ont été déconcertés en voyant la manière d'agir de leurs adversaires, qui n'avaient guère eu le temps d'étudier les principes de la guerre, dans les collèges militaires.

Ces Boers, qui sont d'admirables cavaliers, manient superbement le fusil—le nombre d'officiers anglais tués en est la preuve—et, vivant dans un pays accidenté, où les gorges, les ravins, les défilés sont innombrables, ils ont des ruses de guerre qui déjouent les plans les mieux combinés. C'est une guerre de guérillas, de chouans, si vous voulez, mais ce n'est pas la moins dangereuse.

A part ces troupes qui tiennent la campagne, le Transvaal possède un corps d'artillerie qui n'est pas à dédaigner, bien que les Anglais en parlent avec un certain mépris.

Dans les conditions ordinaires, cette armée sera sans doute impuissante à résister à une armée moderne, mais c'est peut-être celle qu'il faut au Transvaal.

Les Boers, en effet, refusent la bataille rangée, et ils ont su profiter de toutes les ruses des peuplades sauvages qui les environnent. Une troupe de Boers fonce sur l'ennemi au grand galop, puis, presque à bout portant, ils font feu, pour tourner bride aussitôt et se rallier hors portée de leurs adversaires. Ils se cachent dans les replis de leurs rochers, ils harcèlent l'ennemi, l'épuisent lentement, et leurs embuscades inspirent une telle terreur à l'adversaire que celui-ci ose à peine avancer ou ne peut que s'efforcer de garder des positions une fois acquises.

C'est pour cela qu'ils ont pu obtenir des succès, en profitant de l'offensive prise par leurs adversaires, qui auraient peut-être dû attendre l'arrivée des renforts suffisants pour aller en avant avec certitude ; mais c'est là matière d'appréciation de tactique, et nous sommes bien loin pour pouvoir bien en juger.

Quoi qu'il en soit, il est évident que force restera aux armes anglaises, si elles sont bien conduites, mais c'est une guerre qui coûtera cher.

Que Dieu protège les nôtres, car bien des mères, des sœurs, des fiancées attendront leur retour en priant.

*** Cette guerre du Transvaal, dont les événements servent de prétextes à la hausse ou à la baisse de la bourse, c'est-à-dire à faire des fortunes et des ruines, en même temps qu'elle diminue le nombre de nos contemporains, a galvanisé le cerveau commercial d'un cockney, habile mais canaille.

Cet insulaire ingénieux avait pensé que l'Angleterre aurait besoin de soldats. Il fit annoncer dans les journaux français, hollandais, allemands et suisses, que le "gouvernement anglais cherchait des hommes pour le Transvaal ; ils devaient être sains et savoir monter à cheval. On leur promettait trente-six dollars par mois. Envoyer cinq francs (\$1.00) à M. Gordon, p. Ad. Sheppard, 23, Carnaby street, Regent, London." Aussitôt, dit le *Daily Mail*, des centaines de lettres arrivèrent de Paris, d'Amsterdam, de Berlin, de Bâle, d'Anvers et de La Haye. On en compta 552 en huit jours. Cependant, M. Gordon se rendait tous les jours, en flânant, jusqu'au numéro 23, de Carnaby street. Là, il n'y avait pas de bureau de recrutement, mais une simple et modeste épicerie, qui portait à sa vitrine une plaque avec ces mots : "Les lettres sont reçues ici."

M. Gordon prenait donc son courrier, sujet d'étonnement pour les facteurs, et touchait les cinq francs que

chaque enveloppe contenait. Il a gagné ainsi plus de mille dollars. Bien entendu, les correspondants n'entendaient plus parler de Gordon ni de leurs cinq francs, tant et si bien que la police s'émut de la chose, mais le gibier avait senti le chasseur et avait disparu.

C'est, paraît-il, un homme de mauvaise mine et d'accent étranger.

Serait-ce Dreyfus ?

*** Une "grande vente par autorité de justice" a eu lieu le 31 du mois dernier, à Westmount, cette charmante petite ville que nous avons si longtemps connue sous le nom de Côte Saint-Antoine et qui est certainement la plus jolie localité, non seulement de la Province de Québec, mais aussi de tout le Canada.

Si gracieux que soit cependant ce bijou de minuscule cité, la vente susdite prouve qu'on y peut trouver un défaut, sous forme d'un collectionneur toqué de choses macabres.

Parmi les objets qui ont été offerts en vente, avec force réclame, on remarque les suivants :

Modèle de l'échafaud qui a servi pour pendre J.-R. Birchall, de Woodstock, Ont. ;

Tabac de Sam Parslow, présenté par son frère, une heure avant la pendaison, dans la prison ;

Morceau de la corde de Cordélia Viau ;

Morceau de la corde qui a pendu Sam Parslow ;

Collection d'Olivier dit Saucet et de sa femme qu'il a tuée à Sorel ;

Morceau de la corde qui a servi pour pendre Larocque, à L'Orignal ;

Morceau de batiste noire qui a servi à entourer le bas de la potence de la double pendaison de Sam Parslow et Cordélia Viau, à Sainte-Scholastique ;

Collet porté par Blanchard, lors de son exécution à Sherbrooke ;

Chaussures que portait J.-R. Birchall, durant son procès, à sa sentence et à son exécution ;

Carte de Noël de John-Reginald Hooper, qui a subi son procès à Joliette, pour le meurtre de sa femme et qui a été acquitté ; ensuite arrêté de nouveau pour avoir essayé de la noyer, en la jetant du pont Maskinongé dans la Rivière-du-Loup et a été trouvé coupable à Trois-Rivières et condamné par le juge Bourgeois, à 25 ans de pénitencier ;

Dernier cigare trouvé en la possession de T. Nulty ;
Dernier cigare trouvé en la possession de S. Parslow ;

Collection de cordes et courroies d'exécutés ;

Courroies qui ont servi à l'exécution de Welter et qui ont été, plus tard, apportées à Valleyfield pour l'exécution de Shortis qui, à la dernière minute, fut gracié.

Voilà pour les amateurs d'objets rappelant des événements malpropres.

Parmi les soi-disant curiosités, on remarquait (tous jours d'après le prospectus) :

Crâne d'ours cannelle tué à Saint-Léon, en 1881 ;

Pistolet à pierre trouvé lorsqu'ils ont creusé les fondations de l'Hôtel de Ville à Trois-Rivières ;

Fusil de cavalerie (Blunder-buss) qui a servi dans la campagne de Waterloo, en 1812 (!) et emporté au Canada, par J.-Bte Normand ;

Tête en bois représentant Notre-Seigneur, trouvée en creusant un puits à la Pointe-du-Lac ;

Panage (sic) de caribou, chevreuil, original, buffle, etc., etc. ;

Morceau de robe faite en verre (! !)

En réalité, ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'orthographe et le style du prospectus.

*** Vous savez que beaucoup de personnes n'admettent pas l'expression de "Fête des arbres," et soutiennent que l'on devrait s'en tenir à la traduction littérale de l'anglais, *Arbor Day*, et je crois même que l'honorable M. Joly, le grand ami de nos bois, s'est déjà exprimé en ce sens.

Les Français ne sont pas de cet avis, car je trouve dans un journal de Paris un article intitulé la "Fête des arbres," à propos d'une réunion qui vient d'avoir

lieu en Italie, sous le patronage d'une nouvelle société dite, *Pro montibus*, dont le but est de reboiser les Alpes.

Par contre, M. Joly de Lotbinière sera heureux de lire les lignes suivantes qui constituent un splendide panégyrique des arbres que l'on a fait à cette occasion :

Il ne faut pas juger ces fêtes au sens purement économique et littéral. Sans doute, les arbres retiennent la terre végétale, et la richesse des forêts amène avec elle celle des champs et des prairies. Les arbres attirent les nuages chargés de pluie et entretiennent l'humidité féconde. Mais nous ne devons pas les juger à ces seuls bienfaits. Ils ne sont pas seulement destinés à fournir des meubles et des poutres. Leur influence est plus haute : elle est morale et sociale. Ils sont, en même temps que les premiers abris, les premiers éducateurs des hommes. Et voici ce qu'ils leur ont appris.

Les rivages nus et la vaste mer ont donné aux hommes des âmes hardies, ingénieuses et vagabondes. Ils ont développé chez eux la ruse, le désir du grain, le goût des voyages, les qualités qui ne sont pas des vertus. Mais, dans l'ombre grave des forêts, les hommes ont appris à être sincères et justes. Les arbres les ont invités à se construire un "home" : c'est une idée que des peuples marins n'auraient pas eue. C'est sous le frêne de Hounding que le premier foyer s'est allumé. Les hommes de la forêt ont honoré les femmes, parce qu'ils ont vu des compagnes et des mères. Ils ont acquis, avec l'honneur et la fidélité, le respect d'eux-mêmes. Ils n'ont pas pu supporter le joug. C'est au fond des bois, s'il faut en croire Tacite et Montesquieu, qu'ils ont découvert la liberté ; ils y avaient d'abord découvert la vertu.

Les arbres les ont aussi rendus religieux : les habitants de la steppe sont athées. Mais c'est par les arbres que les dieux ont d'abord parlé aux hommes. Plus tard, il leur a fallu des sibylles, des pythies, des trépieds, des temples et des présents. Mais le plus grand des dieux a continué comme dans les temps antiques à révéler par le chêne de Dodone. Les divinités coutumières des arbres étaient agréables et bienfaites, différentes en cela des dangereuses et décevantes sirènes. Là les fées amies nouaient leurs rondes. Les elfes, les nixes, les lutins, vivaient en se jouant dans l'ombre du feuillage. Les hommes pieux, à leur tour, suspendaient aux branches des banderoles et des figurines. Ils en recevaient avec le gui sacré le bonheur de l'année future. Chaque chêne de la forêt était un temple.

Il faut remercier les arbres d'avoir rendu les hommes pieux et vertueux, quoique ceux-ci aient depuis quelque peu, perdu de ces qualités.

Conservons les liens mystérieux qui unissent les arbres aux hommes. On a toujours cru qu'il présidaient aux destinées. Les hommes de la Révolution ne crurent pas pouvoir mieux célébrer la fondation de la liberté qu'en plantant des arbres en son honneur. On trouverait sans doute à l'origine des *arbor-days*. Ces fêtes se célèbrent à l'étranger, en Amérique et en Italie : cela peut suffire à reconnaître que l'origine en est française.

La fin de cette tirade est peut-être tirée aux cheveux, mais l'intention est excellente et, somme toute, les arbres ont bien le droit d'avoir leur jour de fête, puisqu'ils exercent une bienfaisante influence sur l'humanité.

. Les journaux de Londres ont raconté que des "fuites" ont été signalées à l'arsenal de Portsmouth. On a constaté, notamment, la disparition de deux exemplaires d'un document confidentiel, appelé le "Code des Amiraux."

Ce code n'a pas une grande importance, mais il paraît que l'enquête ouverte sur la disparition de ces exemplaires a révélé tout un système d'espionnage organisé par l'attaché militaire d'une puissance étrangère. On sait où allaient les pièces disparues des arsenaux et au profit de qui étaient commises les indiscretions signalées.

Mais, alors, il y aurait donc un Dreyfus dans le personnel de l'arsenal de Portsmouth !



L'amour avant le mariage est, en quelque sorte, une jolie préface à un livre ennuyeux.

A BATONS ROMPUS

C'est la guerre ! Les soldats sont en ligne. Quels qu'ils soient, que le Dieu des armées, de la paix et du droit leur soit favorable.

Et pourquoi pas ?... Ne sont-ils pas tous de la grande famille humaine venue d'en haut ? Leur sang à tous, n'est-il pas rouge comme celui d'Abel et comme celui qui à coulé sur le Calvaire ?... Oui, tout cela est vrai. Mais, alors, pourquoi toutes ces boucheries et ces tueries humaines ?... C'est que les hommes et les peuples, tout comme les bêtes de somme, ont parfois besoin d'un coup de fouet. On raconte que Léon XIII en apprenant la mort de Renan que quelqu'un traitait d'énergumène, aurait dit : "Ne préjugeons pas sur les desseins de Dieu, car nous avons besoin parfois d'un coup de fouet." Plus tard, c'est un pays corrompu par un empire et qu'une république régénère par un sang nouveau. Coups de fouet. Plus tard, c'est un peuple paresseux, orgueilleux, et endormi sous les rayons d'un soleil qui ne demande qu'à faire fructifier, et ce peuple se réveille sous le canon américain. Encore coup de fouet. Aujourd'hui, un grand royaume mais un royaume qui semble mis en quarantaine tant il est isolé, voit la fine fleur de ses soldats tomber sur le champ de bataille, drus comme blé sous grêle, et on est à se demander si l'isolement égoïste de cette grande nation ne sera pas son châtement. C'est donc encore et toujours le coup de fouet. Ce serait certainement pour elle la peine du Talion, car c'est la seule puissance qui ait conservé dans ses lois la peine infamante... du fouet !

Enfin ! nos vaillants et courageux volontaires sont partis. Si je souligne le mot enfin, c'est que d'aucuns prétendaient qu'on n'arriverait pas à former le contingent. C'est surtout pour eux que je répète : "Que les vents et les dieux leur soient propices et favorables !"

Des volontaires !... Mais il y en a des barges, comme on dit ici. Et si quelques-uns ont été jetés pardessus bord, soit en raison d'âge ou d'infirmité—chose à laquelle quelques-uns s'attendaient—ils n'en ont pas moins des lettres d'un refus poliment officiel, lettres qu'ils pourront plus tard montrer—surtout après une défaite—en disant : "Ah ! si j'avais été là !..."

Plus tard encore, quand ils seront vieux, ils croiront qu'ils y ont été, et ils le diront, tout comme ces patriotes de trente ans qui se figurent qu'ils ont été à St-Eustache, parce qu'ils ont trouvé dans l'héritage de leur grand-père sa tuque et son fusil de 1837.

Or, *blague à part*, ceux qui sont partis sont bien partis. Combien en reviendra-t-il ?... Tous. Espérons-le. Cependant, j'ai une crainte. C'est que quelques-uns d'entre eux ne deviennent victimes de leur ardeur guerrière, tout comme je l'ai vu dans le Nord-Ouest, en 1885. Ah ! c'est que ces gaillards là ne se battent pas comme les autres, voyez-vous. Quand ils visent, et cela leur arrive quatre-vingt-dix fois sur cent, ils atteignent leur victime aussi facilement qu'un Italien en embuscade vous plonge son stylet entre les deux épaules. Un homme visé par eux est un homme mort. De même que les troupes du Nord-Ouest en savent quelque chose par l'Indien, de même les Prussiens se le rappellent par nos francs-tireurs, de même les Français s'en sont aperçus par les *guérillas* d'Espagne. Avec eux, ce n'est plus une bataille rangée. Ce sont les arbres, les pierres, les monticules qui tirent. Allez donc tirer du canon ou de la mitraille dans un éparpillement semblable. C'est un coup d'épée dans l'eau. Ajoutez à cela qu'ils tirent sur les chefs, et ils l'ont prouvé, sachant qu'une colonne est démoralisée quand la tête manque. Ah ! ce sont de rudes gaillards, vous le savez, et, comme ils vont tête baissée tout comme un sanglier au milieu d'une meute, je me demande si leur nom de Boers ne vient pas du mot anglais *Boar* (sanglier).

Un souvenir à l'appui de ce que je viens de dire,

souvenir qui a précisément rapport à deux des officiers distingués qui font partie du détachement. J'ai nommé le colonel Otter et le colonel Oscar Pelletier.

Durant la rébellion du Nord-Ouest, le colonel Otter avait le commandement de la 2^{me} brigade, et c'est lui qui conduisait les troupes à Cut Knife, réserve de Poundmaker, que nous devons prendre par... surprise, tandis que c'est nous qui fûmes... surpris.

La guerre a de ces surprises. Soixante indiens tinrent tête à 500 soldats, depuis cinq heures du matin jusqu'à midi, nous faisant huit morts et quinze blessés, alors que nous leur blessâmes deux hommes... Le capitaine Rutherford eut un cheval tué sous lui, Oscar Pelletier fut blessé,—sa fougue impétueuse n'ayant pas voulu écouter les conseils paternels que je lui avais donnés la veille,—et les colonels Otter et Herchmer, ce dernier de la police montée, étaient surtout le point de mire des Indiens, car partout où ils se transportaient, les balles sifflaient plus nombreuses.

J'en sais quelque chose, car venu à l'ambulance pour visiter les blessés, et trouvant que les balles nous visitaient trop, je priai ces Messieurs d'abréger leur visite. Je souhaite que le passé leur serve d'expérience, et en présence de ce qui se passe au Transvaal, je souhaite que le contingent canadien soit éparpillé parmi les vieilles troupes anglaises, car dans toutes les organisations sociales, civiles ou militaires, les jeunes ont toujours besoin de l'expérience des vieux.

* *

Après avoir probablement fatigué le lecteur par toutes ces choses de la guerre, il me permettra, *as usual*, de lui servir quelques hors-d'œuvre. Je vais commencer par *L'Opinion Publique*, de Worcester. Dans son No du 24 octobre, cette feuille si essentiellement française et fort bien rédigée, fait une sortie à tout casser contre *l'horrible anglicisme*. C'est d'un noble cœur. Or, dans le même numéro, je lis l'entre-filet abracadabrante qui suit : "Vingt hommes pour la plupart des bergers, ont péri dans le récent blizzard, au Montana. On a retrouvé huit cadavres ; l'un était presque nu ; ses moutons ayant mangé ses vêtements, ses bottes et sa barbe." Mon ami Sylva Clapin ferait bien je crois d'envoyer son dictionnaire contre les anglicismes, au rédacteur de *L'Opinion*, et je lui serais fort obligé de me faire savoir si le dit rédacteur n'est pas un Marseillais, ou bien s'il prend ses lecteurs pour des moutons... de Panurge.

* *

Un mot authentique pour finir.

Le colonel Oscar Pelletier, dont je parle plus haut, a non seulement de la vaillance française dans le sang, mais il en a aussi l'esprit gaulois.

Il y a quelques années, à la citadelle de Québec, on gardait à l'état libre un *buffalo* emmené du Nord-Ouest, lequel *buffalo* avait parfois des caprices.

Un jour, il enfonça l'une de ses cornes dans la même cuisse où Pelletier avait été blessé, à Cut Knife. On vint me chercher et, pendant que je faisais quelques sutures, Pelletier me dit :

—C'est le cas de dire que le *buffle* à l'os.



LA CHANSON DU GRAND-PÈRE

Dansez, les petites filles,
Toutes en rond ;
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

Dansez, les petites belles,
Toutes en rond ;
Les oiseaux, avec leurs ailes,
Applaudiront.

Dansez, les petites fées,
Toutes en rond ;
Dansez, de bleuets coiffées,
L'aurore au front.

VICTOR HUGO.

LA REVDE MÈRE SAINT-ALPHONSE (*)

SES NOCES D'OR

*En mil huit cent vingt-neuf, sur les rives qu'arrose
Le fleuve Saint-Laurent, naquit une enfant rose
Dont je viens célébrer les vertus en ce jour.
Son père était français et sa mère irlandaise,
Mais la foi catholique et la langue française
Furent à ce foyer l'objet d'un tendre amour.*

*Sara, — tel est le nom de la chaste héroïne,
Dès l'enfance entendit la parole divine
Que sa mère versait comme un baume en son cœur.
Aussi de jour en jour et d'année en année,
La piété croissait en cette âme bien née,
Telle sous la rosée on voit croître la fleur.*

*Oh ! quelle était charmante avec son front candide,
Des longs cheveux bouclés, sa prunelle limpide,
Son teint frais et vermeil, son sourire si doux !
Quand, au pied de l'autel, elle était en prière,
A l'heure où s'accomplit le sublime mystère,
On croyait voir un ange égaré parmi nous !*

*Mais, comme l'amour pur n'exclut jamais la joie,
Sara, tout en suçant du Paradis la roie,
Ouvrait son âme aimante aux innocents plaisirs.
Charitable pour tous, franche autant que gentille,
Elle faisait régner au sein de la famille
Cette paix qui console et comble nos désirs...*

*Et l'enfant grandissait à l'abri des alarmes
Qui plinent sur le monde et font verser des larmes
Aux insensés qui sont les esclaves du mal...
Elle allait recueillir, après dix ans d'étude
Passés dans la famille ou dans la solitude,
Les beaux fruits que produit un labeur idéal.*

*Les portes du couvent s'ouvrirent devant elle,
Et le dieu des plaisirs, que la mondaine appelle,
Fit briller à ses yeux les charmes de sa cour ;
Mais, détournant la vue, elle ôta sa couronne
Qu'elle alla déposer au pied de la Madone,
Comme un faible tribut de son fidèle amour !*

*Elle pria longtemps avec sa bonne mère,
Et, semblable à l'encens qui brûle au sanctuaire,
Sa prière d'amour monta vers le ciel bleu !
Le soir, elle chantait d'une voix attendrie :
" J'appartiens à Jésus, j'appartiens à Marie
" Et je veux dire au monde un éternel adieu..."*

* *

*Le temps a fui. Les ans avaient mis leur empreinte
Sur bien des jolis fronts. Mais notre jeune sainte
Vivait, heureuse et forte, à Villa-Maria.
Son zèle, ses vertus, son courage et ses grâces
Brillaient d'un vif éclat. Elle suivait les traces
De la mère Bourgeoise, l'honneur du Canada !*

*Il fallait à son zèle un champ plus vaste encore ;
Semer le bien, du couchant à l'aurore,
Tel sera désormais son rôle glorieux.
Elle instruit l'ignorant, soulage l'infortune,
Détrône dans les cœurs la haine et la rancune,
Et supporte l'injure avec un front joyeux !*

*Bien plus, sa charité—sensible et magnanime—
S'adresse aux ennemis de notre foi sublime :
Ne citons que le nom des jeunes sœurs Barlow.
Grâce à sa charité, ces âmes hérétiques
Moururent tour à tour ferrentes catholiques,
Endurant leurs douleurs sans pousser un sanglot !*

*Que suis-je ? il me faudrait la lyre d'or des anges
Pour redire l'histoire et chanter les louanges
De cette humble héroïne au cœur vaillant et fort !
La vieillesse a rendu sa marche chancelante,
Mais, semblable au roseau battu par la tourmente,
Elle reste debout, nous montrant l'heureux port !*

ENVOI

*Madame Saint-Alphonse, ô mère vénérable !
C'est à vous que j'adresse, en ce jour mémorable,
Les accents modulés dans ces modestes vers.
Ils sont le faible écho de l'hommage sincère
Que le riche et le pauvre, et la fille et la mère
Vous offrent par ma voix à des titres divers !*

*L'Eglise et la Patrie, ô mère, vous bénissent !
Sous la voûte du temple, elles se réunissent
Pour fêter dignement vos saintes noces d'or !
Que le Seigneur vous donne une heureuse vieillesse,
En attendant le jour d'ineffable allégresse
Où votre âme prendra vers le ciel son essor !*

J. B. Caouette

(*) Née Sara Blais, fille aînée de feu sieur Jacques Blais, ancien constructeur de navires, de Notre-Dame de la Garde, près Québec.

L'ÉPHÉMÈRE MARIAGE

I

Mon premier mariage a duré quelques heures, sans interrompre mes fiançailles avec celle qui devait être ma vraie femme. Ce fut cependant un mariage officiel, et sans contredit la meilleure action de ma vie. Je me pardonne bien des fautes en faveur du bonheur que je donnai à mon éphémère petite femme !...

A cette époque, je dictais parfois des notes philosophiques à un vieux copiste qui habitait rue de l'Es-trapade. C'était le plus honnête homme du monde, réduit à ce mode de vie par une rare série d'infortunes, qu'il avait la faiblesse de raconter à tous venants. Je l'écoutais volontiers, car il avait de l'accent et de la couleur, et tandis qu'il bavardait, sa fille, une timide silhouette blonde, copiait des papiers d'affaires. Je la trouvais seule deux ou trois fois, et je ne pus m'empêcher de remarquer que ma présence la troublait extraordinairement. Comme elle était assez jolie, surtout son beau regard de tendresse soumise, j'eus quelque vague inclination que je chassai vite. Toutefois je lui parlai avec douceur ; je dus lui laisser voir que je ne la trouvais pas déplaisante. Ma douceur tomba dans une âme profonde, si profonde que j'en eusse été effrayé, si j'avais pu l'entrevoir.

Sur ces entrefaites, je fis un petit voyage, je tombai amoureux, je me fiançai, puis je revins terminer quelques recherches à Paris. Le matin même de mon arrivée on frappa à ma porte.—Je vois entrer mon pauvre copiste tout hagard. Il avait maigri, les yeux enflammés de larmes et les tempes caves :

—Monsieur, dit-il, vous m'excuserez de venir ainsi... mais vous avez toujours été si bon... ma fille se... se meurt !...

—En vérité ! répondis-je avec plus de politesse que d'émotion.

—Elle est à l'hôpital, monsieur... je viens vous demander... vous dire...

Il s'interrompit, balbutiant, incohérent, les yeux pleins de prière, et soudain, lâchant tout exorde :

—Ma fille vous aime !... Devant la mort prochaine, j'ai cru pouvoir...

Et sans me laisser le temps de me remettre de cette déclaration étrange, il commença une extraordinaire, proluxe et touchante histoire d'amour, tellement que je finissais par en avoir les larmes aux yeux :

—Voulez-vous la voir ? Elle serait si heureuse !... Elle n'a que quelques semaines à vivre !

Trois quarts d'heure plus tard j'étais auprès de la jeune fille. Qu'elle était touchante ! Un charme de mort était sur elle—de mort jeune et pleine de grâce. Ses yeux d'angoisses s'illuminèrent à ma vue, sa joie me fit palpiter. Et presque tout de suite elle devina que son père avait parlé, elle m'entretint de son amour, elle me raconta son triste et doux roman. Oh ! le pauvre roman de petite résignée, le roman des tendresses infinies ! Oh ! tous les parfums d'une âme, l'éveil des tendresses, la peur de n'être pas aimée, l'envie de mourir...

Toute une heure ainsi, la tête blonde sur l'oreiller clair, les jolis yeux, la bouche fine m'émurent et me poignèrent. A la fin, une voix tremblante demandait :

—Et vous... est-ce que jamais... jamais ?

Que dire ? que faire ? Bourreau par la vérité, consolateur par le mensonge... La pitié me conduisit :

—Moi ! mais je vous aime depuis longtemps !

—Est-ce vrai ?

—Si c'est vrai !

Je vis la joie que je ne verrai plus en ce monde : la joie des désespérés ! Et dans ce moment-là, si je ne l'aimais de passion, il y avait quelque chose de bien doux dans mon âme : un atome de cette bonté qui conduisit les grands mystiques à la mort.

II

Malheureusement, je ne sais quel instinct la poussa, les jours suivants, au doute. Elle me disait :

—Mais iras-tu jamais jusqu'à m'épouser ?

Je le lui jurais. Elle souriait avec adoration. Elle

priaient Dieu. Un jour sa douceur fut telle, mon émotion fut si profonde, que je voulus lui donner le bonheur : il m'en coûterait si peu, hélas ! n'était-elle pas irrémédiablement condamnée ?

—Je vais faire publier les bans, m'écriai-je.

Sa joie fut terrible. Sa face étincela d'une splendeur merveilleuse, et tandis qu'elle me serrait contre sa frêle poitrine, tandis qu'elle riait et pleurait et me récitait l'oraison entrecoupée de son amour, tandis qu'elle me parlait comme les mystiques parlent au Christ, je sentis que je venais de donner à une créature humaine l'équivalent de toute une vie d'allégresse.

Je ne vous dirai pas comment je m'arrangeai pour obtenir le consentement de mon tuteur. Pour celui de ma fiancée, je m'en passai ;—je savais qu'elle me pardonnerait après. Les bans furent publiés. Je fis tous les préparatifs d'un mariage en ordre.

Elle, durant les semaines qui suivirent, vécut dans l'extase. Son mal se ralentit. Une beauté profonde, une beauté de miracle s'épanchait sur elle comme une auréole. Elle m'éblouissait, elle m'emplissait d'une tendresse de sépulcre, la tendresse des mères pour les beaux enfants qui ne doivent pas vivre. Je l'avais fait transporter dans une chambre spéciale, où elle recevait les soins des premiers médecins, où une sœur de charité veillait sur elle nuit et jour. Je passais avec elle la plus grande partie de mon temps. Je ne pouvais me rassasier de ce regard adorant, de cette héatitude que dispensait chacun de mes gestes, chacune de mes paroles. Oh ! certains crépuscules ! La face pâle s'enfonçait harmonieusement dans l'ombre, l'être frêle murmurait ses tendresses comme des versets de cantique :

Mieux que tout !... Mieux que la Vierge !... Mieux que ma vie et la vie de l'univers !

Ainsi s'écoula le temps. Le jour vint. Après le mariage civil, on dressa un autel dans sa chambre. On la vêtit de la grande robe des épousées. Elle s'enveloppa de sa grâce et de son bonheur, elle resplendit comme un jour de mai à son déclin, quand une humide gloire s'élève sur les collines et sur les étangs, quand l'hymne des fleurs s'assoupit dans la grande agonie des lueurs pâles. Elle vécut vingt ans en une heure... Je n'ai qu'à fermer les yeux, je la revois. Ses yeux ont tout dévoré, si beaux qu'ils effacent le pâle visage. Un sourire de sainte exaucée erre sur sa lèvre. Ses petites mains sont jointes ; elle écoute la voix du prêtre, la langue grave des liturgies. Nos doigts s'unissent : elle tremble de tous ses membres en prononçant enfin le grand "oui," elle y met toute sa religion, toutes les solennités de son être... Puis elle s'affaisse, sa force est finie—mais quel épuisement délicieux ! quelle faiblesse suave ! Tendrement, elle chuchote, elle rêve. L'ombre meurtrière descend rapide. Elle s'éparpille dans l'au delà ; sa joue se plombe ; sa tempe se creuse. Mais elle ne sent pas le trépas venir. Elle continue à aimer, à être heureuse, à s'oublier dans le songe divin. Et moi, d'abord pris d'épouvante, je me rassure, je me résigne à cette agonie radieuse, je tiens la tête de lumière, la tête aux yeux encore grandis, toujours grandis. Les cheveux brillent sur la dentelle pâle. La robe de mariée, la luxueuse robe de moire l'enveloppe comme une nuée et magnifie la mort.

Vers le soir, elle balbutie :

—Tu m'aimes, Jacques ?... Tu aimes la pauvre fille ?... Mon Dieu !... Nous vivrons longtemps... Je sens que je ne puis mourir... Je ne puis plus mourir...

La voix arrive des lointains du mystère comme les cloches sur la mer, comme le frisson des forêts dans l'abîme. La petite tête s'immobilise sans souffrance ; le corps déjà refroidi dans son suaire luxueux. Elle répète :

—Je ne puis pas mourir !

Un vague sourire, un regard infini... et toujours ce vaste bonheur, cette béatitude sans ombre. Mon cœur se gonfle, puis s'apaise. En ce moment, je suis "tout ce qui aime" en ce monde : je suis une mère, je suis un père, un amoureux... Encore un bégayement :

—Je t'aime... Nous vivrons à la... campagne... les violettes...



QUEBEC. — L'ARC CONSTRUIT EN FACE DE L'HOTEL DE VILLE EN L'HONNEUR DU CONTINGENT CANADIEN

nuque, et quand il passe bien devant moi, à six mètres, feu !... Il s'abat comme un paquet avec un bruit mat.

Si le hasard n'avait pas voulu que l'oubli de ma canne nous fit rebrousser chemin, ce lion serait resté là tranquillement couché tandis que nous le croyions parti avec ses compagnons. Par surcroît de chance, notre bonne étoile nous fait repasser à l'endroit même où il somnolait ; nul doute qu'il nous eût laissés passer une seconde fois près de lui sans se déranger si on n'avait pas, bien involontairement, marché pour ainsi dire sur lui.

J'envoie immédiatement des hommes au camp chercher l'appareil photographique, et nous allons revoir le kondou. Les lions n'en ont guère laissé que les os ; il reste néanmoins un morceau de viande dans le cou, et nous en faisons une grillade, en attendant le retour des envoyés.

Nous traînons le lion à l'ombre après l'avoir mesuré et nous le couvrons de feuillage ; il était énorme : on a qu'à comparer mon casque, bien plus grand que ma tête, à la sienne.

Les hommes reviennent vers quatre heures avec de l'eau, que nous attendions impatiemment ; en les faisant partir pour le camp, je leur avais donné tout ce qui m'en restait et nous mourions de soif.

Après la photographie, nous nous mettons à dépouiller le lion, qui était déjà en décomposition, telle ment la chaleur était intense, et nous rentrons le soir au camp avec notre trophée, fort contents de notre journée, mais très las.

EDOUARD FOA.

L'AGE DES IVROGNES

Je découpe dans le journal *la Médecine moderne*, un entrefilet relatif à l'âge des ivrognes : vous verrez combien réjouissante est la statistique, oh ! combien.

Le Dr Georges Smith publie sur ce sujet une édifiante statistique basée sur les rapports de la police anglaise pendant l'année 1898.

Le nombre des personnes poursuivies pour ivrognerie en Angleterre et dans le pays de Galles a été de 187,258 pour l'année 1898.

Sur ce total respectable on a noté l'âge des délinquants chez 104,062. C'est sur ce dernier chiffre que table M. Smith, tout en faisant remarquer qu'il ne faudrait pas en tirer des conclusions trop absolues, un nombre "immense" de personnes ivres échappant sûrement chaque jour aux bons soins des policemen.

Quoi qu'il en soit, voici le tableau dressé par M. Smith :

Ages	Hommes	Femmes	Total
Au-dessous de 12 ans.....	0	0	0
De 12 à 16 ans.....	21	10	31
De 16 à 21 ans.....	4 504	1 161	5 665
De 21 à 30 ans.....	23 885	7 581	31 416
De 31 à 40 ans.....	22 201	9 632	31 833
De 41 à 50 ans.....	14 621	6 216	20 837
De 51 à 60 ans.....	6 623	2 745	9 358
Au-dessus de 60 ans.....	3 580	1 302	4 882
	75.535	28 527	104 062

De ce tableau il ressort d'une manière générale que parmi les ivrognes ramassés dans les rues de Londres et des autres villes anglaises, il y a 3 hommes pour 1 femme. Mais cette proportion n'est exacte qu'avant 30 ans et passé 50 ans. Entre 30 et 50, le nombre des pochardes augmente sensiblement, la proportion n'est plus que de 1 femme pour 2 hommes.

Pris en bloc le nombre des ivrognes atteint son maximum entre 20 et 40 ans. Sur 104,000 on en compte plus de 63,000.

On peut s'étonner de voir ensuite décroître si rapidement au-dessus de 40 ans le chiffre des buveurs. Mais M. Smith explique très naturellement la chose en notant qu'à cet âge la plupart ont déjà succombé sans doute aux suites de leurs excès alcooliques.

Et elle passe, dans la joie. Alors, c'est le soir. La ténèbre est venue. Je contemple la silhouette frêle dans son vêtement d'épousailles. Ma mélancolie est profonde autant que douce ; et je sens qu'il me sera beaucoup pardonné pour avoir donné l'illusion à la pauvre amoureuse, pour avoir mêlé le Bonheur à la Mort.

J.-H. ROSNY.

LES CHASSES AUX GRANDS FAUVES

M. Edouard Foa, à qui des services rendus à la science géographique ont valu, à si juste titre, le grade de chevalier de la Légion d'honneur, vient de terminer le récit de ces chasses à travers l'Afrique centrale. Nous en extrayons le récit suivant :

LA CANNE OUBLIÉE

Le 3 novembre 1895, à l'aube, nous partons à la poursuite de buffles qui étaient venus boire pendant que nous étions à l'affût, la nuit. Vers dix heures du matin, nous nous trouvons fort loin, dans un pays montagneux, et, renonçant à la poursuite, nous songeons à rentrer, en coupant en travers la plaine, pour regagner notre campement par le plus court.

Il peut être midi : la chaleur est accablante ; chacun de nous marche sans mot dire, choisissant le terrain le plus facile. Ça et là quelques bouquets de hautes herbes que le feu a épargnés ; un entre autres, sur ma droite, au pied d'un grand arbre. Deux de mes hommes sont en avant, je ne me rappelle plus lesquels. Kambombé me suit à une quinzaine de pas portant le 303 ; les autres marchent derrière lui. On chemine sans penser à rien, dans l'éblouissement de ce soleil incandescent qui tombe sur le paysage désolé.

Au moment où j'arrive à hauteur du grand arbre, un grondement soudain me fait sursauter : un lion énorme, qui me semble encore plus grand parce qu'il est juché sur une termitière. Il me montre les dents tandis que je m'arrête, jetant mon bâton à terre, comme de coutume, et que je tends la main en arrière par un geste qui m'est habituel pour recevoir mon fusil ; mais personne n'est là. Enfin Kambombé me rejoint, mais trop tard. Me voyant rester en place à le regarder le lion a disparu dans les herbes, et la famille entière, composée de cinq individus, les parents et trois lionceaux déjà grands, se montre filant au petit trot. Nous nous lançons à sa poursuite ; mais les

herbes non brûlées devenant plus nombreuses, nous les perdons de vue. Du haut d'un arbre, Msiambiri les revoit et il distingue, derrière la termitière où nous les avons dérangés, les cornes d'un kondou. Ils sont donc repus, et peut-être se laisseront-ils approcher. Aussi continuons-nous à les suivre à grandes enjambées, et bientôt je les aperçois ; mais ils sont trop loin pour que je puisse tirer. Un d'eux monte un instant sur une termitière pour nous regarder, puis il repart. Nous accélérons l'allure et voyons à plusieurs reprises toute la famille ; la femelle marche devant avec ses petits, le mâle ferme la marche. Il se retourne de temps à autre et nous lance un regard oblique. Quel colosse ! Et il est sans crinière !!!

La chaleur est terrible, je l'ai déjà dit, et les lions font halte de temps en temps, à l'ombre, comme las de marcher. Ah ! nous voudrions bien en faire autant ! A un certain moment ils reprennent le trot en franchissant une plaine presque nue sans me donner l'occasion d'un coup de fusil : ils sont à plus de cent mètres. Un petit bois de "mitsagnas" commence bientôt ; nous le traversons à leur suite, et la lionne disparaît avec ses petits dans une étendue herbeuse où il est inutile d'aller les chercher ! Il fait si chaud que nous n'avons pas la force d'exprimer des regrets. Découragés, nous soufflons un instant sous un arbre ; je remets mes chiens au cran de sûreté, je rends mon fusil à Kambombé, comme de coutume, et je tends la main pour recevoir mon bâton ; mais Kambombé a oublié de le ramasser quand je l'ai jeté.

Il ne manque pourtant pas de le faire ; cette fois, dans l'émotion de la rencontre, il l'a complètement oublié. Je tiens à ce bâton qui est un vieux souvenir de chasse ; je me décide donc à retourner là où nous l'avons laissé, et, au lieu de reprendre notre route, nous revenons sur nos pas, traversant la plaine et rentrons dans le bois. Alerte ! Rodzani, qui marche en avant, tombe presque sur le gros lion !... Celui-ci qui était couché, se lève péniblement, s'écarte de notre route sur la droite et passe derrière nous pendant que, ayant repris mon fusil, je cours me poster dix mètres plus loin à une clairière où il va passer, car ici je suis gêné par les arbustes pour tirer...

Accablé, lui aussi, par la chaleur, ainsi que par sa ventrée de viande comme je l'ai vu après, il marche la tête basse, si basse que l'on ne voit que son dos qui ondule et ses épaules puissantes ; il ne me regarde pas bien qu'il sache sûrement que je suis là. Je vise à la

VANITAS VANITATUM

*C'était un rocher sombre, énorme, nu, sauvage,
Solidement assis en un coin de rivage,
Les pieds dans l'océan. Une vague poussait
D'autres vagues vers lui : son flanc les fracassait...*

*C'était un flot... un flot... un flot plein de tapage
Qui, bouillonnant, grondant, mugissant avec rage,
Sur l'impassible roc vainement s'élançait,
Et soudain succombant en un soupir, laissait,*

*Après beaucoup de bruit, un peu de blanche écume...
Et j'ai dit : Ce rocher, c'est le temps ; et ce flot,
L'homme orgueilleux qui s'y brise dans un sanglot ;*

*Et cette écume, plus légère que la plume,
Voilà la fin de sa futile ambition,
Ce sont ses vanités, ce n'est rien, c'est son nom...*

FOURNIER DE BELLEVAL.

3 octobre, 1899.

NOTRE CAPITAL

Les désastreuses tempêtes financières qui ont, tout récemment, englouti trois de nos institutions commerciales, en commençant par la Banque du Peuple il y a quelques années, pour finir il y a à peine quelques semaines par la Banque Ville-Marie et la Banque Jacques-Cartier, nous ont donné occasion de voir des noms de Canadiens-Français mêlés à des transactions plus ou moins honnêtes pour ne pas dire véreuses, transactions qui ont été, sans aucun doute, la cause de ces chutes retentissantes. Ils ne sont certainement pas les seuls blâmables : mais enfin le mal de leurs voisins ne guérit pas le leur. Si aujourd'hui ils avaient à faire l'examen de leur conscience, ne se frapperaient-ils pas la poitrine en faisant l'aveu d'un humiliant *Mea Culpa* ? Ont-ils toujours apporté, dans leur position respective, le savoir, la vigilance, et j'oserais même dire la probité qui sont la clef du succès et de la sauvegarde de pareilles institutions ?

Je suis à me demander si, par de semblables moyens, nous pourrions lutter longtemps sur le terrain commercial contre nos concitoyens d'origine saxonne, dont le caractère est tout à fait mercantile.

Notre caractère national, à nous Canadiens-français, est essentiellement religieux. Les circonstances, les faits, le temps, ont fait reconnaître et consacrer cette vérité : qui dit Canadien dit catholique.

Pour nous en convaincre, jetons un regard en arrière et voyons quelles ont été les origines du peuple canadien.

Jacques Cartier, Champlain, Maisonneuve et leurs valeureux successeurs, avaient-ils pour mission, en fondant le Canada-français, de faire le commerce et de fouiller le pays et les forêts vierges dans le vénéral dessein de découvrir de riches filons d'or ?

Frontenac, Montcalm et Lévis ont-ils combattu des années durant, un contre dix, pour conserver, comme le font aujourd'hui les habitants du sud-africain, de riches mines du diamants contre les convoitises d'un rapace ennemi ?

Non ! oh non ! Nous ne manquons pas d'être frappés, en lisant les Commissions et les Lettres Patentes octroyées aux fondateurs de la Nouvelle France de l'esprit unique et profondément chrétien qui animait François Ier et Louis XIV. Ils n'avaient en perspective qu'un seul but : s'emparer à l'instar de l'Espagne, d'une partie de l'Amérique du Nord, y fonder des colonies, dont les premières familles sont l'objet d'un choix tout spécial ; et à l'aide de ces nouvelles chrétientés évangéliser les peuplades sauvages, vivant depuis des siècles dans les horreurs du paganisme. Aussi les luttes et les combats de cette période de notre histoire sont en tout semblables aux héroïques récits des Annales de la Propagation de la Foi.

L'influence de cette admirable formation, sincèrement chrétienne et éminemment religieuse, fut telle que lorsque le drapeau de la fière Albion flotta sur nos forteresses en ruine, la première préoccupation de nos pères fut de faire stipuler dans le traité une clause spéciale ayant pour objet d'assurer aux Canadiens le libre exercice de leur religion.

Qu'advint-il ?

Le flot qui envahit à cette époque notre territoire était anglais et de la religion réformée. Le régime nouveau était donc hostile à la foi de la population. C'est alors qu'on voit les Canadiens, par l'organisme paroissial si vigoureux et si débordant d'énergies sociales, résister aux innombrables tentatives que firent leurs vainqueurs pour les séparer et se les assimiler. Mais vaines tentatives. Notre clergé canadien, dernière ressource, il est vrai, était là, l'œil vigilant, et nos pères demeurèrent groupés autour du clocher paroissial conservant intactes leur langue, leurs mœurs et leur foi.

De là, concluons que la nationalité de ce groupe, c'est-à-dire la nationalité de la province de Québec, diffère essentiellement de celles qui l'environnent par son caractère religieux.

Et la conséquence de cette proposition est que notre population canadienne-française, sous peine de déchéance nationale, doit se faire remarquer entre toutes par les qualités morales qui sont le fruit naturel et la suite logique de l'enseignement et de la pratique séculaires de sa foi.

L'a-t-elle toujours fait par le passé ? Sans doute ; mais à l'heure actuelle ces qualités morales, quoique non disparues, sont fortement émoussées, surtout dans les grands centres. Les changements incessants que les progrès de l'industrie vont porter partout sont de nature à activer chez la population, même la population rurale, ce désir de bien-être, cette sollicitation constante à modifier les conditions de la vie extérieure, de la vie intérieure, de la vie morale, et en un mot de la vie chrétienne.

Et le remède, où le trouver ?

Revenir sans délai aux traditions patriarcales de nos ancêtres. C'est le seul gage de notre succès. C'est surtout par l'honnêteté la plus austère que nos compatriotes devraient se faire remarquer dans l'industrie, dans le commerce et la finance. On devrait pouvoir dire toujours que *Canadien* signifie non-seulement un homme intelligent, laborieux, adroit, instruit, énergique, mais surtout et avant tout un honnête homme dans toute l'acception du mot.

Le capital ici est presque entièrement anglais et protestant et nous n'en avons pas ou presque pas—mais il n'est pas indispensable pour atteindre à la prospérité. Nous avons un autre levier puissant, sans limites : c'est le crédit. Mais le crédit qu'est-il, sinon la confiance qu'inspirent dans un homme sa scrupuleuse probité d'abord, puis sa sagesse et son expérience ?

Donc, soyons probes, et nous aurons du crédit et ce dernier nous rendra prospères.

VARENNES.

CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

Il ne faut pas confondre les mots soumission et esclavage, car s'il y a un grand mérite à se soumettre à tout ce qui est légal, juste et raisonnable, il y aurait, au contraire, déchéance morale si l'on se pliait aux caprices de quelqu'un, ce quelqu'un fût-il votre mari.

Je ne voudrais pas qu'on m'accusât de semer la révolte dans de jeunes ménages, mais, faisant profession d'aider mes charmantes lectrices au moyen des conseils qui me sont dictés par ma longue expérience, c'est un devoir pour moi de leur signaler l'un des écueils les plus dangereux du mariage.

Rien, en effet, ne saurait être plus nuisible au bonheur des époux que l'abandon, par la femme, de son droit incontestable à l'existence intellectuelle et morale, droit qu'elle abdique forcément dès lors qu'elle se résout à vivre sous la domination absolue de son mari.

L'entente chrétienne et honnête, entre les personnes liées par le mariage, doit avoir pour base cette formule : " Convaincre et non pas ordonner."

Le mari doit compte du pourquoi de chaque chose qu'il demande à sa femme. Celui qui donne un ordre à son épouse est un malotru.

Quant à celui qui formule ses injonctions sur un ton déplaisant, arrogant ou impératif, il commet l'une des plus lourdes fautes qu'on puisse imaginer.

Très grand, beaucoup trop grand est le nombre de maris, des jeunes maris surtout, qui croient suppléer à leur insuffisance d'autorité morale et à leur manque d'expérience, par des allures de souverain seigneur. On remarque surtout cette déféction chez les jeunes hommes dont l'éducation a été négligée. Cette tendance à se poser en " pion " grincheux, en " dompteur," est le propre—si l'on peut dire—des natures communes. Ces maris-là ont grandement besoin, la plupart du temps, de prendre des leçons au lieu d'en donner.

Notez qu'ils peuvent être très aimants, sans pour cela renoncer à cette sottise prétention de guider leur femme, sur un terrain où le plus souvent ils ignorent tout, au moyen d'injonctions prétentieuses et forcément blessantes.

Ces jeunes omnipotents devraient se pénétrer de cette grande vérité que seul le concierge, l'immortel Pipelet, exige la soumission absolue et l'attention respectueuse de son épouse et que jamais, depuis que nous avons abandonné la tradition des barbares, depuis qu'un grain de civilisation a germé sur notre terre, un homme soucieux de mériter qu'on l'appelle *monsieur* sans arrière-pensée, n'a pris vis-à-vis de sa femme les allures de dominateur qui font l'orgueil de quelques exceptions et sont la tarte à la crème des gens de peu.

La timidité de la jeune fille s'aggrave chez la jeune femme, dans les premiers temps de cette intimité si nouvelle pour elle. Doubler par l'intimidation du mentor sentencieux et exigeant la sorte de gêne qu'un mari impose malgré lui, c'est renforcer de ses propres mains des obstacles à la suppression desquels un homme intelligent apporterait tous ses soins.

Si donc, chère jeune lectrice, le sort vous a uni à un mari qui, bien innocemment peut-être, croit devoir se poser vis-à-vis de vous en guide infailible et autoritaire ; s'il vous commande de faire ceci ; s'il exige, s'il ordonne, n'hésitez pas à réagir.

Vous avez pour cette petite guerre très courtoise des armes nombreuses, et du fait même qu'il se croit très fort, votre mari ne doit pas posséder une grande puissance intellectuelle. Dites-lui, très franchement, sans aucune méchanceté, combien vous trouvez ridicule sa prétention, et ajoutez en riant qu'il serait fort aimable de ne point vous trop considérer comme une petite fille. Demandez-lui un peu ironiquement s'il croit que votre éducation est complètement à refaire, et terminez en l'assurant que le plaisir d'être sa femme ne suffit pas pour vous rendre agréable le voisinage perpétuel d'un maître d'école.

" Envoyez-le poliment à l'ours," comme dirait mon frère le colonel, et, sans fâcherie, montrez-lui bien que ses exigences, son ton, ses manières ne vous en imposent pas.

Dès lors qu'il pourra entrevoir le ridicule de sa manière d'être, vous aurez gagné la bataille.

Mais ce qu'il faut affirmer hautement, c'est votre droit absolu à ne recevoir que des avis.

La femme doit obéissance à son mari. C'est entendu ; mais comme contre-partie, le mari ne doit exiger que des choses raisonnables ; vous avez donc le droit de discuter ses ordres, ayant le devoir de refuser l'obéissance dans certains cas. Armez-vous bravement avec autant de tact et de délicatesse qu'il en manque chez lui.

Le dernier mot doit vous rester, pour le plus grand bonheur de tous deux, et quand bien même il se débattrait comme un beau diable.

Vous avez tant de moyens de dompter, vous qu'on prétend soumettre !

FRANÇOISE.

Paris, 1899.

NOS GRAVURES

A la suite d'une tentative d'assassinat contre le roi Milan de Serbie, qui, malgré sa promesse, est rentré dans son malheureux pays, le gouverne à la place de son fils le roi Alexandre, et le terrorise, l'assassin fut arrêté : c'était un nommé Knezevitch. Contre tout droit, ce malheureux fut soumis à une atroce, à un

infâme torture, afin de l'obliger à avouer qu'il avait des complices, et que ces complices étaient les chefs de l'opposition. Après des jours de souffrances horribles, Knezevitch avoua. Le roi Milan, qui ne cherchait qu'un prétexte, fit arrêter tous les chefs de l'opposition, et fit fusiller Knezevitch.

La Russie fit des remontrances, les opposants étant en faveur à la cour de Saint-Petersbourg : mais malgré cela, on croit que le sanguinaire Milan—le débauché que tout Paris connaît—les fera mourir dans les tourments. L'un d'eux, à qui l'on broyait les os dans des anneaux de fer en sa prison, Angelitch, a déjà péri.

Pensez-vous que l'Angleterre qui, d'après un de nos grands journaux, a reçu de Dieu et de l'humanité (quelle horrible blasphème !) la mission de porter partout la civilisation, s'est souciee de ces crimes de lèse-humanité ?

Regardez-la, au Transvaal !...

Une autre de nos gravures représente les fortifications de Gibraltar, que l'Angleterre s'est appropriées comme elle l'a fait de l'Égypte. Gibraltar, à l'extrême pointe sud de l'Espagne, appartient à l'Espagne. C'est en 1704, durant la guerre de succession, sous le règne de l'usurpatrice Anne Stuart, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, que l'amiral Rook s'empara de ce point, l'un des principaux, des plus puissants, de l'Europe. Là, en effet, est le trait d'union de la Méditerranée et de l'Atlantique ; en possession de ce point, l'Angleterre peut empêcher toute communication entre les deux mers.

La mission civilisatrice de l'Angleterre consiste surtout à tout prendre par les moyens même les plus répréhensibles, et à tuer ceux qui s'y opposent... s'ils sont faibles.

Une troisième de nos gravures nous montre l'aspect des quais d'embarquement à Québec, lors du départ du contingent canadien allant renforcer l'armée d'une nation de vingt-cinq millions (en ne comptant que la seule Angleterre), ou de trois cent millions en comptant ses possessions, contre un pays de quatre cent mille habitants. Ce précédent—car c'en est un très funeste—servira à décimer ces Français du Canada, quand l'occasion s'en présentera. S'il n'a pas été permis à l'Angleterre de les déporter comme les Acadiens, du moins elle arrivera à ses fins en forçant ces fils de la France à combattre la France, lors de la très proche déclaration de guerre à cette puissance.

Mais Dieu sauve la France, même malgré elle.

Enfin, nos lecteurs ont une vue du Champ-de-Mars, à Montréal, lors de la dernière levée de tous les volontaires de la ville de Montréal. Nous souhaitons au beau Canada—immense par son territoire, mais combien minuscule par sa population !—de ne point se faire traiter comme on a traité le Transvaal. Que pourrait la valeur de nos compatriotes contre des millions de soldats armés comme le sont nos voisins ?...

Dieu protège le Canada et le délivre des écrivains néfastes obscurcissant, de parti pris, toute idée d'honneur, de justice de vertu, dans notre bon peuple déjà trop travaillé sous ce rapport.

AU PIED DU GRAND SAULE

A mon amie Cécile.

C'est au printemps. Le soleil de mai fait jouer ses rayons à travers les premières feuilles des grands arbres. Sur le gazon nouveau, la fraîche rosée du matin a jeté ses perles comme dans un écrin de velours vert, et les gentils oiseaux saluent de leurs premiers chants l'aurore d'un beau jour.

Oh ! le calme de la nature à cette heure mélancolique jette dans nos âmes je ne sais quel enthousiasme qui voile, pour un instant, avec les pleurs d'hier, les larmes de demain ! Et alors, qu'il fait bon de vivre parce qu'il fait bon d'admirer !

Aux joyeuses mélodies de l'oiselet, se mêle un chant plus doux, un murmure plus plaintif. C'est le ruisseau qui gazouille doucement sur les cailloux de la

rive. Le bleu pur du firmament se mire dans le cristal de l'eau, et l'on dirait que les grands arbres ont plié leurs branches pour mieux voir dans l'onde leur tête couronnée.

Deux jeunes enfants folâtraient sur les bords du ruisseau. Un garçonnet de sept ans et une petite fille qui n'a pas encore vu six printemps. Il fait si beau regarder l'eau qui court et cueillir des fleurs au pied des grands arbres... et puis, au fond de l'eau, il y a de si belles choses.

—Tiens, dit Paul—en regardant dans l'eau les grands yeux bleus de la fillette qui s'y reflétaient à travers les branches des saules comme des myosotis—vois-tu, Yvette, ces deux petites fleurs bleues, je vais aller te les chercher. Dans tes cheveux d'or, elles seront si jolies...

A quelques pas de là, un petit arbuste penchait ses jeunes branches toutes chargées de jolies fleurs rouges. Petites graines de corail, elles étaient là comme enchaînées sous les touffes vertes des jeunes feuilles.

—Oh ! Vois Yvette, le beau collier que je vais te donner... Ces petites fleurs rouges seront plus belles dans ton cou !

Et les pauvres enfants n'avaient pas vu que les fleurettes se miraient dans le ruisseau, et que le petit arbuste avait fleuri bien près de l'onde perfide. Paul et Yvette, en cueillant les fleurs, avaient glissé doucement sur les bords humides du ruisseau, et puis, tout à coup, il n'y avait plus que leurs belles têtes blondes qui flottaient encore sur la surface de l'eau.

A leurs cris désespérés, on était accouru, mais il était trop tard... Il n'y avait plus rien, rien que les petites vagues un peu agitées qui rappelaient encore le crime de l'onde voleuse.

Ce que c'est que la vie ! Un deuil de tous les jours, un sacrifice de toutes les heures, une illusion que l'aurore d'un jour fait naître, que le crépuscule voit mourir, et que l'aurore de demain verra renaître ; une chaîne d'espérance dont les anneaux fragiles se heurtent et se brisent sous les coups de la froide désillusion !

Oh ! Que bien des fois, dans la vie, l'on veut saisir les perles du bonheur, pour s'en faire une couronne, mais trop tôt, l'on apprend que ce n'est qu'un mirage, au fond duquel brillent les perles qu'on n'atteint jamais !

Le cœur humain, comme il oublie vite ! Comme il s'endort au souvenir des pauvres disparus ! Mais le cœur d'une mère, a-t-il jamais connu l'oubli, et quand

la pierre froide des tombeaux a abrité les pauvres chérubins que la mort lui a volés, son cœur ne se ferme point ! Et son âme de mère peut-elle oublier ces yeux si purs, ce regard candide ?... Auprès du petit arbrisseau aux jolies fleurs rouges, au pied d'un grand saule qui semblait pleurer, on avait creusé une fosse où Paul et Yvette dormaient leur dernier sommeil.

Et au printemps, dès que les glaces se brisaient en laissant voir les petites vagues argentées du ruisseau, dès que le soleil d'avril saluait la terre, on voyait une ombre glisser furtivement à travers les arbres, et venir s'agenouiller sur la petite tombe, à peine délivrée de son manteau de neige. C'était la pauvre mère qui venait tous les jours, chercher les âmes envolées, et puiser à la tombe des chérubins le courage pour traîner la chaîne monotone des devoirs de tous les jours ! C'est si triste de ne plus sentir notre vie liée à la terre que par des tombeaux !...

Seules les feuilles du grand saule qui se penchaient doucement, jusque dans l'onde, abritaient de leur ombre dentelée, le petit cimetière des chérubins !

Laurette de Woodmont

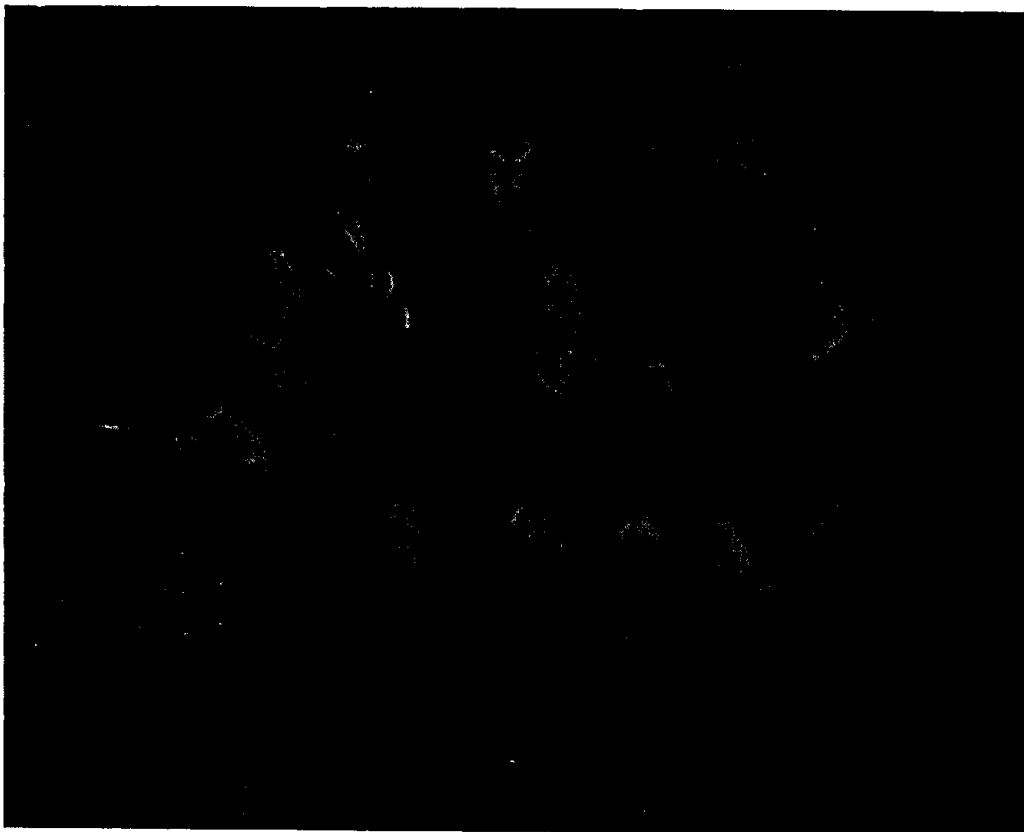
SUR LA TOMBE D'UN PAYSAN

*Il a fait paître, ici, les chèvres indociles,
Le bouc noir, la brebis timide, l'agnelet,
Et ses grands bœufs pensifs, que le jonc accomplait,
Dans ces champs ont tracé les longs sillons fertiles.
Plus tard, lorsque les ans ont fait ses mains débiles,
Ses doigts gourds ont tordu les mailles du filet,
Tressé le jonc, filé la laine, traité le lait ;
Et, loin des passions, des foules et des villes,
Aube à aube, ses jours tranquillement ont fui
Sans haine, sans désir, sans regrets, sans ennui,
Comme une onde s'épanche ou s'effeuille une rose.
La mort l'a pris aux champs qu'il n'avait point quittés,
Et c'est pourquoi les dieux ont permis qu'il repose
Sous ces hêtres rugueux uni lui-même aux plantes.*

GASTON RINGARD.

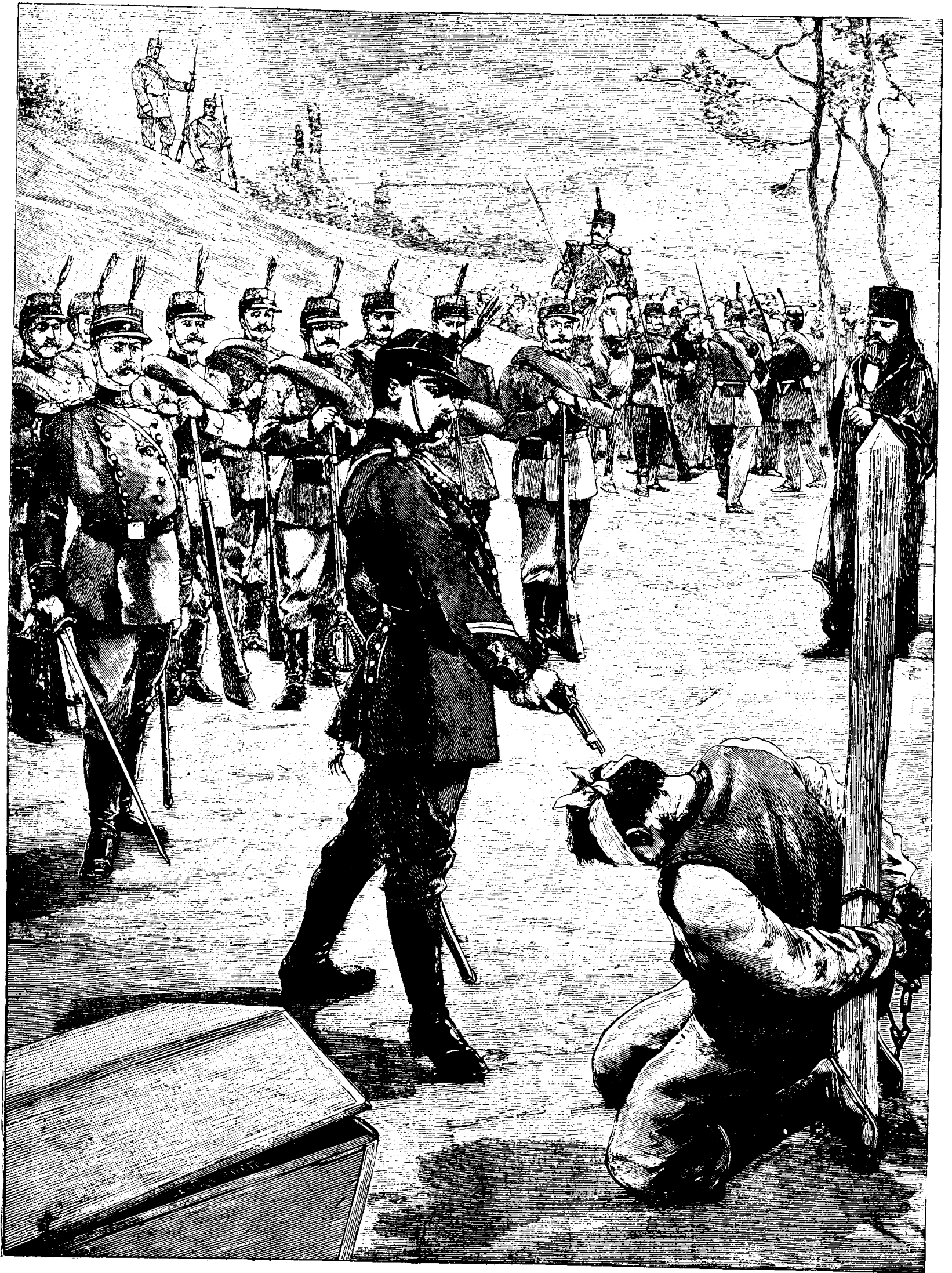
Si tu m'aimes, je préfère que tu me le dises avec tes yeux, qu'avec tes lèvres. Les lèvres sont si habituées à mentir.

C'est un homme sage celui qui peut comprendre les soupirs d'une femme ; mais celui-là est encore plus sage qui peut interpréter le silence d'une femme.

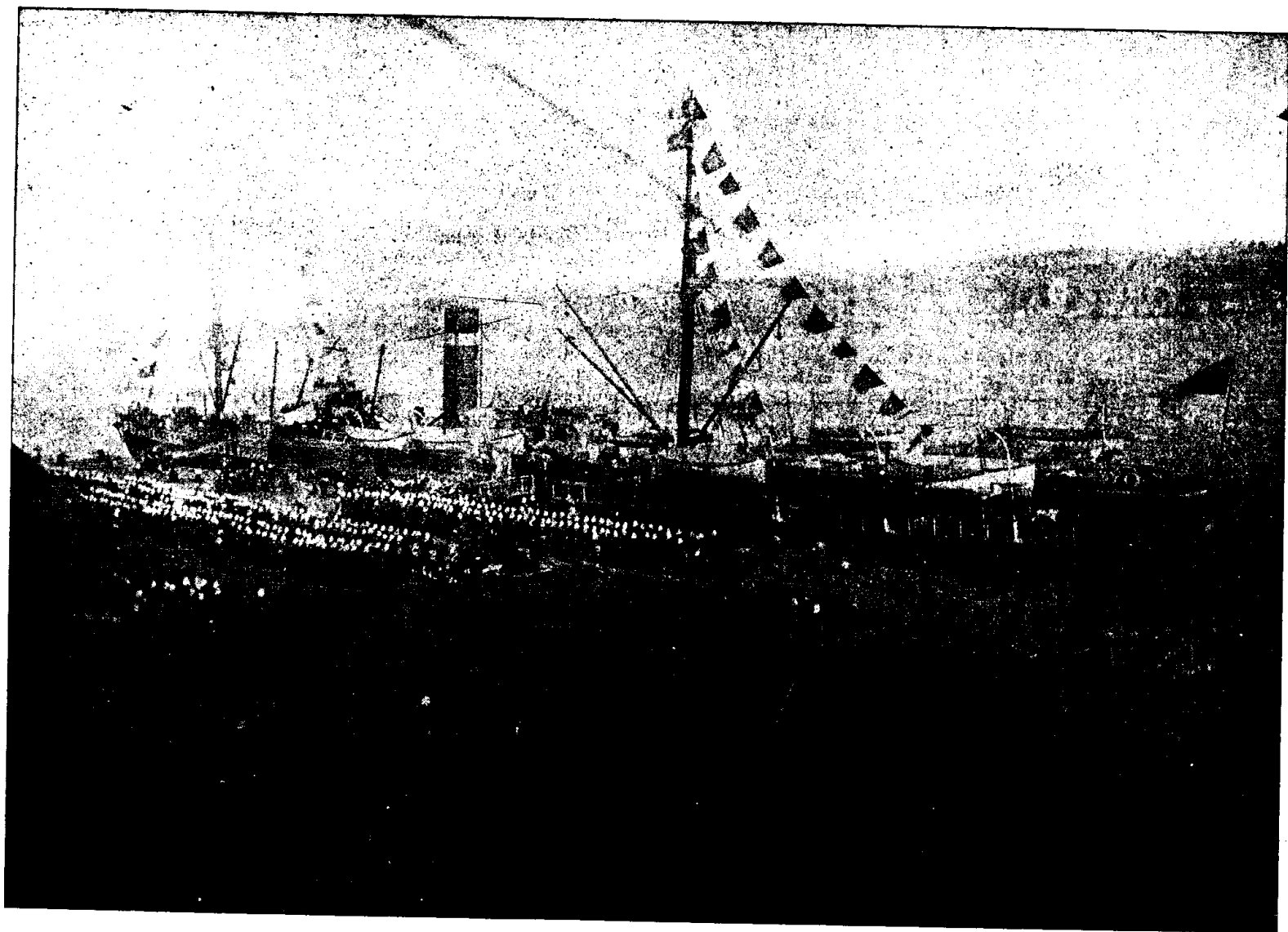


B. Mayrand, 1er V.-Prés. P. Chauveau, Prés. A. Blondin, 2me V.-Prés.
J.-E. Smith, Trés. A.-C. B. urbeau, Sec. A. Caouinard, Ass.-Sec.

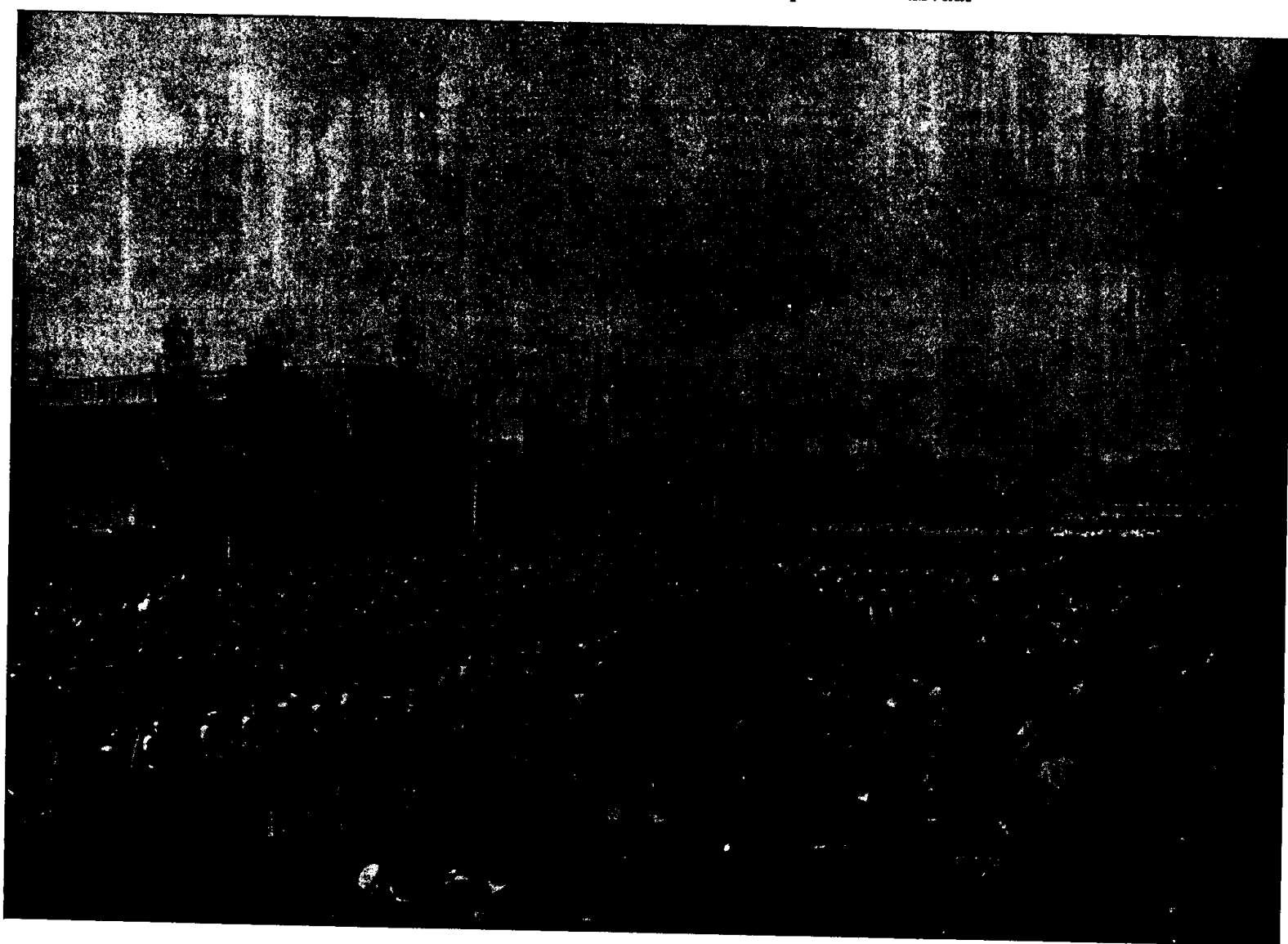
COMITÉ DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ-LAVAL DE QUÉBEC



BELGRADE (SERBIE).—L'exécution de Knezevitch : Le coup de grâce



QUEBEC.—Départ du contingent canadien pour le Transvaal



MONTREAL.—Aspect du Champ-de-Mars lors de la grande parade du 29 octobre.—Photo J.-A. Dumas

MONDANITÉS

Beaucoup de personnes qui reçoivent une lettre d'invitation à une bénédiction nuptiale, accompagnée d'une carte ainsi libellée : " Madame X... (mère de la mariée) recevra après la cérémonie," ignorent encore si cette carte constitue une invitation au lunch, et demandent ce qu'elles ont à faire : " Assister à la bénédiction et au lunch ; assister à la bénédiction et non au lunch ; n'assister ni à l'une ni à l'autre ? "

La carte est, en effet, une invitation au lunch, mais on n'est pas forcé de l'accepter, si on a des raisons pour la décliner. A la sacristie—si on assiste à la bénédiction—on s'excuse auprès de la mère de la mariée, on exprime ses regrets en remerciant.

Enfin, on peut, si l'on est empêché, ne pas assister même à la bénédiction. Dans ce cas, on envoie une carte aux parents de la mariée ; sous son nom on écrit quelques mots de félicitations, ses regrets de ne pouvoir accepter l'invitation ni à la bénédiction ni au lunch, et on ajoute ses remerciements.

* * * *

Les lettres de faire-part de mort ou de mariage et les lettres d'invitation qu'on envoie à des amis mariés ou à de simples connaissances dans le même cas, sont toujours adressées à " Monsieur et à Madame X... ". S'ils ont des enfants déjà grands, on peut ajouter : " Et leurs enfants." Si le chef est fonctionnaire, militaire, etc., on adresse : " Monsieur X..., capitaine, ou magistrat, ou percepteur, et Madame X... ".

* * * *

Un jeune homme invité à dîner dans une famille par le fils de la maison, ne va pas offrir son bras à la mère de son ami pour passer dans la salle à manger. En raison de son âge et de celui de la dame, fût-il seul convive masculin étranger, il attend qu'elle le lui demande.

* * * *

Quelques personnes qui sont dans une situation soi-disant inférieure à celle des gens avec lesquels elles sont en relations forcées, se trouvent embarrassées, quant à leur manière d'agir avec ces gens, en certains cas de la vie.

Par exemple, voilà un jeune instituteur qui donne des leçons particulières au fils du châtelain, grand personnage riche, maire et titré. Le jeune homme se demande avec angoisse si, à la mode du pays où il vit, il peut offrir, à l'occasion de la célébration de ses fiançailles, une boîte de dragées à son élève, et une autre aux parents de son élève. Mais certainement il peut se permettre cette amabilité, puisqu'il suit un joli usage de la contrée, et qu'il est impossible de voir là une familiarité qu'il ne voudrait pas, et avec raison, commettre, pour ne pas entacher sa propre dignité.

Autre chose inquiète encore les personnes d'une susceptibilité délicate. Encore, par exemple, le jeune instituteur doit-il présenter sa femme à la châtelaine ? Là je ferai une réserve. Sans se courber trop bas, le jeune marié pourrait demander au châtelain si sa visite à la châtelaine pour lui présenter la nouvelle épousée ne paraîtrait pas importune. Du reste, en avertissant, on se réserverait sans doute un accueil meilleur, plus affable.

* * * *

Il faut savoir, quelquefois, composer avec l'étiquette et le protocole. Dernièrement, la princesse Clémentine de Belgique, dans un voyage qu'elle faisait en Angleterre, assistait à la messe dans une église catholique. Les quêteurs s'approchent d'elle comme de tout le monde—pour solliciter son offrande. Or, il est d'usage, à la cour belge, que ce soit le chevalier d'honneur des princesses qui jette pour elles une pièce d'argent dans la bourse tendue.

Aussi la fille de Léopold II ne répondait-elle pas à l'appel, et on continuait de lui demander son obole. Le chevalier, un peu loin placé, arriva enfin à la rescousse. Mais, franchement, dans le Royaume-Uni ne fallait-il pas s'inspirer seulement du savoir-vivre qui commandait de ne pas faire attendre ainsi le quêteur ignorant ?

ANN SEPH

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Une machine à applaudissements

On annonce une nouvelle qui va combler de joie maint directeur de théâtre, et qui va reconforter plus d'un auteur méconnu.

Un ingénieur autrichien, M. Guillaume Zimmermann, vient d'inventer un système automatique de claque. Son appareil est des plus simples : il consiste dans deux sacs de cuir de la dimension de gants de boxe qu'on dispose sur le parterre. Ils sont reliés par des fils électriques à la loge du régisseur et ce fonctionnaire n'a qu'à presser un bouton pour mettre les deux sacs en contact. Ils frappent alors l'un contre l'autre et font un bruit qu'il est matériellement impossible de distinguer des applaudissements naturels. L'invention de M. Zimmermann a, paraît-il, donné les meilleurs résultats dans un ou deux théâtres de Vienne, et l'on va prochainement l'essayer à Londres.

La puissance d'une avalanche.

On se fait difficilement une idée de l'énorme puissance mécanique développée par une avalanche qui glisse, comme un filet de laine blanche,—vue de loin—sur les pentes de la montagne. Ce petit écoulement entraîne cependant avec lui des rochers, emporte des villages, comble des gouffres. *L'Electrical World* s'est proposé de calculer l'effort d'un phénomène de ce genre et il a pris pour exemple l'avalanche qui s'est produite au mois de septembre dernier, au Gemmi. L'énergie qu'elle a développée atteint 4,400 millions de tonnes-mètres, correspondant à l'effort de un million de chevaux-vapeur. Cette puissance, dépensée aveuglément par la nature, eût été suffisante transformée en électricité, pour alimenter, pendant cinq heures par jour, pendant une année entière, 90,000 lampes à incandescence de 15 bougies chacune d'intensité.

Homme peu galant

Dans une vente de charité, à Cincinnati, les vendeuses ne faisant pas leurs frais, prirent un parti héroïque. Elles se laissèrent embrasser moyennant rétribution. Le tarif était : 1 fr. les jeunes filles ; 1 fr. 50 les femmes mariées ; 2 fr. 50 les veuves.

De plus, les messieurs avaient un bandeau sur les yeux pour ajouter au baiser l'attrait du mystère. Après, le monsieur avait droit à soulever un coin du mouchoir.

Tout allait au mieux, surtout la recette. Un acheteur, trouvant exquis le baiser auquel il avait droit le paya trois fois son prix. Quand il souleva le bandeau, il reconnut sa femme. Payer 4 fr. 50 le droit d'embrasser sa femme, cela lui parut monstrueux. Il y avait droit gratuitement et voulait être remboursé.

Tant il jura, cria et fit tapage que la police dut intervenir et le conduire au poste. Plaidera-t-il en restitution ?

Rivières du Canada

Les principales rivières sont, dans les Territoires et le Manitoba : la rivière Mackenzie, qui a au-dessus de 2,400 milles de longueur, et les rivières Copper-Mine et Great-Fish, qui se jettent dans l'océan Arctique ; les rivières Saskatchewan, Assiniboine et Rouge, qui se jettent dans le lac Winnipeg ; et les rivières Churchill, Severn et Albany, qui sont tributaires de la baie d'Hudson. La principale rivière des provinces d'Ontario et de Québec est le fleuve Saint-Laurent, avec ses affluents : l'Ottawa, le Saint-Maurice, le Richelieu et le Saguenay. Dans le Nouveau-Brunswick se trouvent les rivières Saint-Jean, Restigouche et Miramichi ; et, dans la Colombie Anglaise, la rivière Fraser, qui se jette dans le golfe Georgie, la rivière de la Paix, qui prend sa source dans cette province et se jette dans le Mackenzie, et la rivière de Colombie, ayant au-dessus de 1,200 milles de longueur et qui se jette dans l'océan Pacifique en traversant les Etats-Unis.

Balzac en 1848

L'auteur de la *Comédie humaine* s'est amusé,—qui le croirait ?—au moment des journées de février, à rédiger " les commandements de la République " :

Le lundi tes armes prendras,
Et le mardi pareillement ;
Mercredi garde monteras ;
Avec giberne et fournement ;
Le jeudi, tu la descendras,
Avec le même accoutrement ;
Vendredi, tu recommenceras,
A patrouiller civiquement ;
Samedi, tu t'éveilleras,
Au son du rappel, vivement ;
Mais le dimanche tu viendras,
Parader militairement ;
Et c'est ainsi que tu mourras
De faim républicainement !

Ces vers fantaisistes étaient écrits par le grand romancier le 22 juin 1848. Balzac avait environ cinquante ans.

Sur ces mots : la lutte pour la vie

Je n'aime pas ces expressions si souvent répétées aujourd'hui, la *lutte pour la vie* ; je préférerais le mot *travail* ou le mot *épreuve* à celui de *lutte*. Par cette locution, on tend à représenter la vie humaine et toute la vie terrestre comme n'étant qu'un perpétuel combat. Non ! Grâce à Dieu, beaucoup d'existences dans les différentes espèces n'ont pas pour loi inexorable, quoi qu'on en dise, de toujours *lutter* douloureusement contre les êtres ou contre les choses, surtout de *combattre*, de *s'entretenir*. Non ! Il n'est pas vrai que tous les êtres, chez les animaux comme chez les hommes, soient naturellement et fatalement hostiles les uns aux autres, et surtout nécessairement cruels. Il en est qui mènent leur vie, de leur naissance à leur mort, dans une voie droite et paisible (avec des épreuves sans doute associées à des peines), mais qui n'ont pas pour conditions impérieuses, inévitables, les haines, les inimitiés, les actions cruelles. On ne peut pas croire la méchanceté nécessaire et inévitable lorsqu'on a sincèrement et au fond de soi-même l'amour du bien et la confiance dans la bonté du Bien suprême.

Banquet original

Un banquet qui n'est pas banal à Nancy. Deux banquets même dans un tonneau. M. As. Fruhinsholz avant de boucher l'énorme foudre de 4,200 hectolitres, destiné à l'exposition de Paris, a réuni dans ce tonneau les 142 ouvriers de la tonnellerie. Le second banquet a réuni les notabilités de la région, sous la présidence de M. Volland, sénateur. Ce colossal tonneau est couché sous un immense hallier dont son ventre atteint presque le sommet. Le poids total du tonneau est de 150,000 kilogrammes. Il coûte 150,000 francs. Avec ses assises et une galerie de couronnement, il aura 14 mètres de haut. Pour établir la salle du banquet, l'intérieur du foudre a été divisé horizontalement en deux parties égales séparées par un plancher. C'est dans la partie supérieure que les tables ont été dressées. Le dessous est inoccupé. Pour accéder à ce plancher on a construit un large escalier d'une vingtaine de marches ; les rampes en étaient ornées de verdure, de drapeaux, de cartouches tricolores aux initiales R. F. Une centaine de lampes électriques à incandescence y répandaient des flots de lumière. L'entrée de cette étrange salle à manger était éclairée par une énorme lampe à arc avec, de chaque côté, des oriflammes alsaciennes la maison Fruhinsholz étant originaire de Strasbourg. Autour des trois grandes tables somptueusement servies, se sont assis plus de 100 convives.

—Ceux qui ne m'ont pas ne souhaitent pas de m'avoir ; ceux qui m'ont ne veulent pas me perdre ; ceux qui me gagnent ne m'ont plus. Devinez ce que je suis.—*Un procès.*

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'OCTOBRE qui a eu lieu samedi, le 4 novembre, a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	17,327....	\$50.00
2e	No	39,021....	25 00
3e	No	963....	15 00
4e	No	26,530....	10 00
5e	No	15,916....	5 00
6e	No	24....	4 00
7e	No	18,313....	3 00
8e	No	39,122....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

11	5,379	12,723	21,041	27,130	32 352
23	6,425	13,178	21,266	28,644	32,614
241	7,027	13,451	21,575	29,182	32,727
718	8,474	14,022	21,912	30,021	33,159
1,005	9,818	14,512	22,184	30,253	33,234
1,142	9,911	15,428	22,613	30,627	33,423
1,738	10,156	16,521	22,827	30,715	34,140
2,124	10,312	17,368	23,114	30,921	34,568
2,313	10,633	18,271	23,416	31,032	35,224
2,641	10,914	19,360	23,501	31,324	36 583
2,975	11,241	20,017	23,703	31,510	37,119
3,142	11,527	20,232	24,154	31,708	38 820
3,514	11,916	20,587	25,349	31,926	39,142
4,206	12,010	20,853	26 622	32,112	39 983
4,720	12,317				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'OCTOBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

THEATRES

LES SOIRÉES DE FAMILLE

La première Soirée de Famille de la saison 1899-1900, aura lieu sous la direction populaire de M. Elzéar Roy, le 9 novembre courant, au Monument National. A l'occasion de la réouverture de ce théâtre aimé du public, on jouera une célèbre comédie de Brandon-Thomas et Maurice Ordonneau, *La Marraïne de Charley*, en trois actes, dont le succès a été si considérable en Angleterre et aux Etats-Unis, sous le titre de *Charley's aunt*.

Les principaux rôles qui sont William, Jack et Charley, étudiants d'Oxford, le colonel et l'avocat Spettigue, côté des hommes, seront remplis respectivement par MM. Emmanuel, Roy, Barré, Duhamel et Bédard. Quant aux rôles féminins, nous aurons l'honneur de les voir tenus par Mlles Calder, Reid, Croteau, etc.

L'action se passe pendant les fêtes du centenaire de l'Université d'Oxford, en Angleterre, et l'on nous dit que les situations sont d'un comique irrésistible. Nous conseillons à nos lecteurs de se procurer leurs billets le plus tôt possible, car cette soirée sera tout un événement.

Pour la semaine suivante, c'est-à-dire pour le jeudi, 16 novembre courant, on prépare l'*Ami Fritz*, ou les *Vieux Garçons*, ce chef-d'œuvre d'Erkman-Chatrian, qui fait partie du répertoire de la Comédie-Française et dont on ne saurait trop vanter les qualités simples mais vraiment supérieures.

La femme est toujours un danger ; belle, elle vous trahira ; laide, elle vous déplaîra ; pauvre, elle vous ruinera ; riche, elle vous dominera.

LA DENTITION

A l'époque redoutée de la dentition, les enfants qui sont nourris à la *Peptonine*, c'est une remarque faite fréquemment, sont exempts de la plupart des troubles qui affectent les enfants chétifs. Tous leurs organes en voie de développement, les muscles, les os puisent dans cet aliment pur, stérilisé tous les éléments de la formation du tissu musculaire et osseux. C'est ce qui explique pourquoi, grâce à cette alimentation spéciale, leurs dents percent facilement et, pour ainsi dire sans souffrance. La *Peptonine* est à la portée de toutes les bourses et se vend 25c la grande boîte, dans toutes les épiceries et pharmacies. Gros : 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal. Téléph. Bell. East 1288.

MOYENS MNÉMONIQUES

Quelles sont les Trois Iles, qui ont été le Berceau, le Séjour d'exil et la Tombe d'un Souverain, dont les initiales forment le mot SEC.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 808

Métagramme.—Arabe, crabe.

Enigme.—Poudre.

Problème pointé.—Que peu de temps suffit pour changer toutes choses.

Comble.—Le Comble de l'imprudence, pour un géolier interpellé par un prisonnier, est de l'envoyer se promener.

GRAVURE-DEVINETTE



Ma sœur m'appelle : la voyez-vous ?

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

Sur mes cinq pieds, si vous m'ôtez la tête,
Vous me voyez ou brune ou blonde tête.
Dur et friable, en possédant ma tête ;
Au sein du sol, je suis avec ma tête ;
Au sein des mers, on me voit sans ma tête ;
Je sers encore, en conservant ma tête,
A vous tracer ce que je suis sans tête ;
Et si je m'offre avec ou sans ma tête,
Vous me prendrez sûrement sans ma tête.

CHARADE

Gardez-vous bien, lecteurs, de tomber dans mon entier,
Et pour l'éviter, recherchez beaucoup mon dernier ;
Quand à mon premier, objet de peu de valeur,
Vous le trouverez utile chez chaque tailleur.

La Mode EST AUX Meubles en Chêne Doré (Golden Oak)

Nous avons cependant encore tout un étage de

Meubles de Salles à Manger en Chêne Antique

Elegants ! Solides ! Confortables !

que nous sacrifions à regret au PRIX COUTANT et même au-dessous, parce qu'il nous arrive des ameublements en CHÊNE DORÉ [Golden Oak], qui réclament tout notre espace disponible.

Profitez donc SANS RETARD d'une véritable occasion—d'un Bargain !

N. G. Valiquette 1541, 1547, 1552, 1554
Rue Ste-Catherine, Montréal,



L'ENNEMI DU BONHEUR CONJUGAL !

Le bonheur parfait n'est pas de ce monde, dit-on. Cependant on peut jouir d'un bonheur relatif dans la bataille, chez le jeune couple qui vient à peine de sortir de la lune de miel, surtout lorsque la mère de famille et la jeune épouse jouissent d'une santé florissante. Malheureusement, il en est rarement ainsi et l'ennemi invétéré de la femme et partant du bonheur conjugal, le "Beau Mal" puisqu'il faut l'appeler par son nom, envahit à l'improviste la demeure où n'avaient régné jusque là que paix et tranquillité. Quelles armes opposer à pareil adversaire ? se demande-t-on avec la plus grande anxiété. Il n'y en a que deux efficaces, répondrons-nous : Le Régulateur de la Santé de la Femme et le "Female Plasters" du Dr J. Larivière. Devant la force, la vigueur, la puissance de ces remèdes, votre ennemi implacable reculera, mesdames, et vous laisserez jouir en paix d'un bonheur durable. En vente dans tous les pharmacies \$1.00 le "Régulateur" 25 cents le "Female Plasters" ou écrire au DR J. LARIVIÈRE, Manville, R. I.

Sommaire de la *Nouvelle Revue*, du 15 octobre 1899 : Une lettre de Mme Juliette Adam ; Vues politiques, par L. Mirman, René Viviani, Denys Cochin ; Causerie d'art, par Benjamin-Constant ; Pacification et organisation coloniales, par Général Gallieni ; Vous qui passez, par Massenet ; France d'Orient, par P.-B. Gheusi ; Sa fille, par Mme Hector Malot ; Le code de justice militaire, par Gaston Bouniols ; L'Emmuree, par E. Pouvillon ; Lettres sur la politique extérieure, par Mm. Juliette Adam.

GRAVURES : Quatre tableaux de Benjamin Constant ; Voyage d'Orient (vingt-cinq gravures) ; Sept portraits ; Auto-graphes de Verdi, Massenet et J. Méline.

La Quinzaine : Critique dramatique ; Bibliographies ; L'Art de s'habiller ; Sports.

Administration et rédaction, 26, rue Racine, Paris. En vente chez Fauchille, 1712 rue Sainte-Catherine, Montréal.

REFUSERIEZ VOUS UN HÉRITAGE ?

Toute personne qui ne veut pas s'inscrire à la Caisse Nationale d'Economie refuse de toucher plusieurs centaines de dollars par année, après vingt ans de présence. La contribution est de 25 ou 50 centins par mois, ce qui n'ajoutera pas un gros montant à vos dépenses habituelles, et vous retirerez annuellement jusqu'à votre mort, plus que le double de ce que vous aurez versé dans les vingt années.

Demandez les statuts et règlements à Arthur Gagnon, Secrétaire Trésorier Monument National, 218, Rue Saint-Laurent, Montréal.

QUEFIT LE BRUVE EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

LA FEMME DOIT PLAIRE

Le rôle de la femme est, avant tout, de plaire : c'est ce qui explique les mille soins spéciaux que toute jeune fille ou jeune femme soucieuse de sa beauté doit prendre de son corps. Qu'est-ce que la beauté ? La réponse varie suivant les personnes. Mais si beaux, si réguliers, si harmonieux que soient les traits, c'est l'épanouissement de la santé qui leur donne tout leur éclat et qui les met en relief. Les fards et les cosmétiques masquent mal les pâles couleurs qui sont le résultat d'un sang pauvre, anémique. Pour conserver ou pour conquérir la beauté, la jeune fille ou la jeune femme dont le sang ne possède pas la richesse qui donne au teint les fraîches couleurs si séduisantes chez la femme à tous les âges, recour à aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. Elles ne tarderont pas à s'apercevoir à la fraîcheur de leur teint, à l'éclat de leurs yeux, au rayonnement de leur beauté, que ces pilules souveraines, contre l'anémie, la chlorose, (les pâles couleurs) possèdent une merveilleuse efficacité. A vendre dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 383 Bureau de Poste, Montréal.

EFFET UNIVERSEL

A tous les âges le *Baume Rhumal* guérit et soulage sans effort.

— La plus grosse pépite trouvée au Klondyke a donné \$1 158.

DECEPTIONS AMOUREUSES

Que les déceptions d'amour, chez les femmes comme chez les jeunes filles, aient une influence marquée sur le développement des troubles nerveux, d'un état de langueur, d'indifférence à tout ce qui les entoure, et, à certains moments, d'irritation et de mauvaise humeur incontrôlables, les médecins de notre époque, ceux dont les opinions font autorité en médecine, l'admettent. Mais, contrairement aux idées du siècle dernier, ils ne voient pas dans les chagrins d'amour la cause unique de ces troubles nerveux qui sont dus surtout à un manque de sang ou à l'appauvrissement du sang. Dans ces conditions, ils prescrivent avec succès les merveilleuses Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard, qui a su condenser sous une forme agréable, les éléments régénérateurs du sang. Lorsque le sang aura repris les éléments qui lui font défaut, les troubles nerveux disparaîtront comme un cauchemar au réveil, le calme renaîtra dans l'esprit, la bonne humeur disparaîtra rapidement et, en fin de compte, l'amour blessé reprendra ses droits. Les Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard ont une fois de plus réalisé le miracle éternel par les jeunes filles. On les trouve dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 383, Bureau de Poste, Montréal.

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. — Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières. — Tous Genres.

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée — donnez-lui "DORMOL" — ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!



Les Attractions d'une Grande Maison.

Plus belle collection de fourrures que la nôtre n'a jamais été vue sur ce continent. Tout ce que le désert offre de grandes peaux, tout ce que les grandes régions sauvages de la Russie offrent de fines fourrures, tout ce que l'Amérique produit de fourrures recherchées, est présentement exposé dans nos magasins, les plus grands de l'univers dans le commerce en détail des fourrures.

C'est le temps de se garantir contre les courants perfides de la froide saison.

C'est le temps de faire son choix. — Riches et pauvres, trouveront à nos comptoirs des fourrures à leurs prix — absolument à la portée de leurs bourses.

Impossible de décrire l'immense variété de fourrures en peaux et confectionnées que nous offrons aux deux sexes. — Nos ouvriers sont tous des experts.

Nous affirmons et nous prouvons qu'à notre établissement la fourrure coûte 25 pour cent moins cher qu'elle ne coûte au commerce de gros au Canada.

Précautionnez-vous avant qu'il soit trop tard. Quels que soient vos goûts, vos moyens, vos caprices mêmes, vous êtes certains d'être servis à souhait chez

Chs. Desjardins & Cie

1583 à 1589 rue Ste-Catherine

Dont l'établissement est sans conteste la plus grande maison de l'univers dans le commerce en détail des Fourrures.

The Jones Umbrella "Roof"

Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.



MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIBS

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pcs \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différents grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: **UMBRELLA ECONOMY**, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

AUX VOYAGEURS

En voyage rien de mieux que d'avoir dans sa valise une bouteille de *Baume Rhumal*.

—30,000 femmes sont employées dans les bureaux de poste en Angleterre.

—Aux Etats-Unis, il y a 35,467 pharmaciens.

—La reine Wilhelmine mesure cinq pieds cinq pouces et demi et se trouve, par le fait, la plus grande des reines actuelles. L'impératrice de Russie ne mesure que cinq pieds deux pouces et demi, l'impératrice d'Allemagne et la reine Victoria sont encore plus courtes.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis, si sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "**DIXON CURE CO.**" ou à son gérant, J. B. LAJIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell Main 3391.

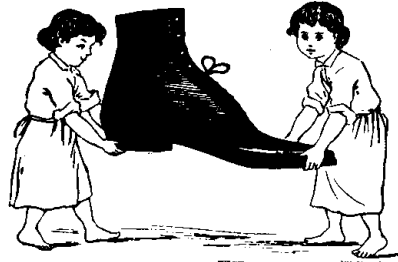
VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaites que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOILLEZ, MONTREAL

Tel. Bell main 472.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable

Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MAROOND, 660

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D'APÉTIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les **PILULES AN-ONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ANTHUR DÉCARY.

LE RIFLE,

ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéries en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU**. Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

Pianos Supérieurs

Spécialité de Pianos recommandés par les grands artistes

LE... **"Chickering"** De Boston Le **"Karn"** De Woodstock

Ce sont les instruments recherchés par les vrais pianistes. Garantie absolue. Conditions faciles.

J. A. HURTEAU

Nos 1680 à 1686, rue Ste-Catherine,

Porte voisine de la Pharmacie Desjary—Coin rue St-Denis.

Jolies Toilettes a peu de Frais!

Nous offrons présentement aux Dames, une multitude de Nouveautés pour Toilettes d'Hiver.—C'est la crème de l'élégance.— Nous sommes heureux de le dire, tous les vrais connaisseurs admettent que nos nouveautés sont

INSURPASSABLES DE BON GOUT ET DE BAS PRIX!

Des légions de Dames se pressent avec raison à nos comptoirs. Toutes s'en retournent enchantées

Soie Gaisia une haute nouveauté, très en vogue, couleurs unies, 50c tout à fait convenable pour Blouses, seulement

Soie Japonaise grand choix de couleurs, c'est l'article pour ouvrage de fantaisie et garniture.

Soie noire surah, glacée, Bengaline Peau de Soie, Faille dans toutes les qualités imaginables, un stock immense.

Satin noir et de couleur, Satin Duchesse, Nouveau Satin Liberté, très flexible par ses fibres soyeuses incomparable pour Blouses et Garnitures, seulement **50c**

Autres Valeurs exceptionnellement bonnes pour **35c, 50c, 75c** en montant

Soie Brochée rayée, carreautee et nuancée, deux immenses lots de bouts de pièces offerts au prix du coupon.—Il y a deux lots spéciaux à **15c** et **25c**, très appropriés pour doublure, garniture, même pour Matinées. Appelez-vous que pour les Soies et les Satins nous ne sommes surpassés par aucun magasin à Montréal.

Etoffes à Robes dans toutes les nuances et toutes les qualités en Tissues Français et Américains. Une ligne spéciale Plaid a petits carreaux, seulement **12 1/2**

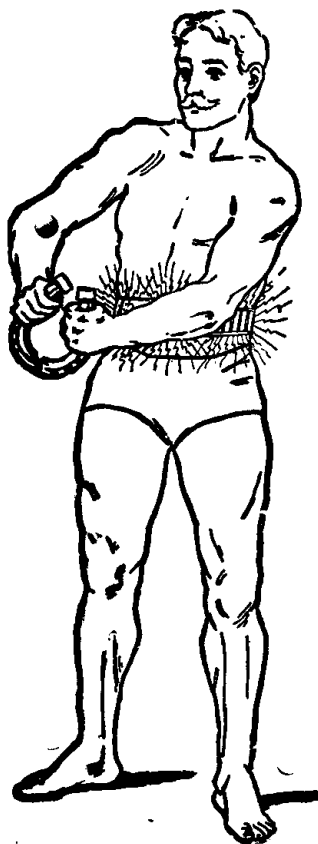
Tweed et Drap à costumes de 48 à 54 pouces, Choix immense et splendide.

Plaids à la mode du jour, choix très varié à **12 1/2c, 18c, 25c** et **50 cent.**

Nos Manteaux et Collettes vont de succès en succès.— Très admirés à tous points de vue, on les achète avec confiance. Comme style ou choix d'étoffe, véritable élégance et confort; on n'offre rien de comparable ailleurs.

N. TOUSIGNANT

295 Rue St-Laurent, Montréal.



NERFS FORTS

Quand un homme s'est affaibli par des indiscretions ou excès, tous les organes du corps s'en sentent et sont débiles.

LES DROGUES NE PEUVENT PAS GUÉRIR

cette condition. Elles stimulent. Je mers de l'Electricité parce qu'elle reconstruit et renforce toutes les parties également. Elle ne stimule jamais. Mon invention, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, est la meilleure méthode d'appliquer l'Electricité parce qu'elle est appliquée durant toute la nuit pendant que vous dormez.

C'est cette application non interrompue du courant galvanique agréable et fortifiant qui fait le travail. Au delà de 6,000 personnes ont témoigné de ses mérites en 1898. Petit livre expliquant tout envoyé cacheté franco par la poste ou venez me consulter gratuitement.

DR. M. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau, de 9 à 6. Le Dimanche de 11 à 1.

CHOSSES ET AUTRES

—Montréal compte environ 600 débits d'huîtres.

—Le premier livre imprimé en Canada a été publié à Québec il y a 130 ans.

—A Boston on a formé une société pour la protection des chats.

—Les Canadiens-français établis a New-York ont résolu de faire construire dans la métropole américaine une nouvelle église qui coûtera \$50,000.

—La guerre sud africaine semble être une manœuvre de juifs. Tous les journaux d'Angleterre qui font le plus de tapage en faveur de la guerre sont entre les mains des juifs.

—Le Turc vénère sa mère plus que le citoyen de tout autre pays. Il se tient toujours debout en sa présence jusqu'à ce qu'elle l'invite à s'asseoir, —une marque de respect qu'il n'accorde à aucune autre personne.

—A Saint-Petersbourg on fait des patins en or. Une dame avait fait orner les siens de diamants. Des patins garnis de perles et de pierres précieuses sont très à la mode.

—A la cérémonie du mariage, il n'y a que chez les Juifs que la femme est mise à la droite de son futur mari. Chez tous les autres peuples, la femme est à la gauche. Mais ce n'est pas la seule chose que les Juifs font autrement que les autres. L'argent par exemple.

LA SAIGNEE ET LES PALES COULEURS

L'abus des saignées a fait plus de victimes que bien des guerres. Un médecin qui proposerait aujourd'hui, comme traitement des pâles couleurs, de pratiquer une saignée abondante sur sa patiente, serait considéré comme mûr pour l'asile. Cependant un prince de la médecine ancienne, Galien, attribuait la chlorose (pâles couleurs) à un engorgement de la matrice et, comme conséquence, faisait saigner abondamment aux membres inférieurs, les femmes atteintes de pâles couleurs pouvaient combattre cet engorgement imaginaire. Or n'en savait pas plus long dans ces temps reculés.

On sait, de nos jours, que la chlorose et les

troubles qui l'accompagnent sont dus à l'appauvrissement du sang et on se hâte de combattre aux premiers symptômes, cette affection qui négligée peut entraîner de graves conséquences. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard offrent à nos pâles jeunes filles ou jeunes femmes le remède sûr et agréable à ce fâcheux état de santé. On les trouve dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste, Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans

No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes, avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

—Un fer à cheval au-dessus de la porte peut être un bon signe, mais s'il vous tombe sur la tête c'est certainement dur.

I. C. C.

(Indian Catarrh Cure)

Nouveau
Traitement
Interne et Externe
Contre le
Catarrhe

Ne contient aucun
ingrédient dangereux.

Prix : 50c. et \$1.00

LA BOITE

Demandez-le à votre pharmacien ou écrivez à

L'INDIAN CATARRH CURE Co.
146, rue St-Jacques, Montréal

S. Mortimer & Co., 24 Central Wharf, Boston
sont nos agents pour les Etats-Unis.



C'est la Santé qui apporte le succès.

Même les légers désordres du système nuisent aux affaires. Vous ne pouvez faire votre meilleur travail quand vous êtes en mauvaise santé.

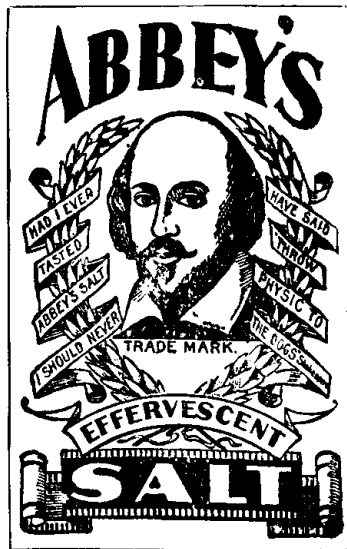
Abbey's Effervescent Salt

régule le système et guérit ces maux. Il est vivifiant, il donne de la vie. Il infuse de l'énergie dans chaque partie du corps, donne de la force aux nerfs et nous rend propre au travail. Prenez-en chaque matin avant le déjeuner, et vous serez en parfaite santé d'un bout de l'année à l'autre. Les médecins le recommandent et le prescrivent. Il est en usage dans les hopitaux. Les personnes qui l'ont essayé, parlent avec enthousiasme de ses propriétés saluaires.

DU "CANADIAN DRUGGIST."

"Abbey's Effervescent Salt est reconnu par le médecin, ainsi que le public, comme un remède précieux. Sa vente a été presque phénoménale, et ce fait est dû, à sa réelle vertu médicinale. C'est pourquoi on a mis sur le marché, un paquet, presque semblable, quant à l'apparence, aux dimensions, et à la forme de la bouteille et du paquet authentiques, et ornés d'une étiquette aussi bien imitée que possible, dans le but, sans doute, de tromper le public.

Il a malheureusement, été acheté par des pharmaciens qui la chose est possible, n'ont pas remarqué l'intention évidente des fabricants, et n'ont pas pris en considération, la perte de clientèle qui doit inévitablement résulter, de tout tentative de le vendre, à la place d'article, qu'il cherche à supplanter."



La Santé à Bon Marché

Toute personne—c'est connu—qui prend, le matin, un verre de cette bienfaisante

EAU MINERALE RADNOR

gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire, prise à jeun, débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et, prise régulièrement, elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soient son âge, sa constitution et son état de santé.



LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

**CE N'EST
PAS LOIN**

Pour vous d'aller à notre magasin du haut de la ville, au No. 2442 rue Ste-Catherine, quand vous avez besoin de quelques meubles ou articles de literie. C'est aussi très commode pour vous quand vous avez un matelas à faire refaire, ou un meuble à faire réparer. Toutes les réparations sont faites dans notre propre fabrique par des ouvriers compétents qui savent exactement comment faire les réparations, proprement et promptement. Une visite à nos magasins est toujours appréciée par nous, même si vous n'achetez pas.

RENAUD, KING & PATTERSON
HAUT DE LA VILLE:
No 2442 rue Ste-Catherine
BAS DE LA VILLE:
No 652 rue Craig

LE "MAGASIN BLANC"

Pour cette semaine nous avons changé de tactique, au lieu de mettre une **GRANDE ANNONCE**, comme d'ordinaire, nous voulons en épargner le coût pour en donner le bénéfice à nos nombreux clients par des **BARGAINS** plus grands que jamais. Dès 8 hrs. lundi matin, rendez-vous en foule au magasin populaire de l'Est, car des occasions extraordinaires vous attendent.

Une **RÉDUCTION GÉNÉRALE** a subit chaque département de pas moins de la moitié de son prix courant.

J. N. Brossard & Cie

1453 rue Ste-Catherine, Coin Montcalm.

Une grande découverte au Brésil

Le Brésil

Si renommé pour ses plantes médicinales, vient encore de fournir à la pharmacopée universelle, un nouveau remède, merveilleux d'efficacité, et qui devra rendre de sérieux services dans le traitement de ce mal hideux, souffrant, démoralisant et épuisant, connu sous le nom d'**HÉMORROÏDES**.

Le climat du Canada spécialement, surtout aux saisons froides et pluvieuses, rend ce mal presque général.—On sera heureux d'apprendre que l'un des nôtres, le

Professeur N. Coderre, de Montreal

A ACQUIS LES DROITS DE FABRICATION ET D'EXPORTATION, DU

Célèbre Onguent Anti-Asaphe

Le seul Guérissant
Radicalement les

Hémorroïdes

Il soulage instantanément et guérit en peu de temps et radicalement, tous les cas d'Hémorroïdes

C'est un remède garanti sûr et inoffensif. Des centaines de personnes à Montréal qui l'ont essayé, ont été guéries. Lisez ce que plusieurs en disent :

Cher Monsieur, — J'ai employé votre Onguent Anti-Asaphe et j'ai été entièrement guéri des Hémorroïdes. Aussi je suis heureux de le recommander hautement à toute personne souffrant d'Hémorroïdes.

Votre respectueux,
(Signé) **WM. WHITEHEAD,**
122 Plymouth Grove, Westmount.

Prof. N. Coderre, Ville.

Cher Monsieur, — Je souffrais depuis longtemps de cette terrible maladie, après avoir essayé différents Onguents avec aucun succès. J'ai essayé le vôtre qui m'a guéri complètement. Je le recommande au public en général parce qu'il est à mon idée et à mon expérience, le meilleur qui puisse être sur le marché.

Veuillez me croire, Monsieur, je suis votre dévoué,
J. LESSARD,
Prés. du bureau des Inspecteurs de la Province.

Cher Monsieur, — Je soussignée certifie avoir été guérie après avoir fait usage du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre, des Hémorroïdes saignantes qui m'ont fait souffrir pendant (18) dix-huit mois, et je dois ma guérison à ce merveilleux Onguent.

(Signé) **Mde Vve L. RICARD,**
508 rue Beaudry, Montréal.

Cher Monsieur, — Je souffrais des Hémorroïdes saignantes et ayant essayé plusieurs remèdes pendant plus de 6 mois sans résultat, mais après avoir employé une boîte de votre Onguent, je fus guéri et je vous en remercie.

(Signé) **P. CUTLER,**
132 rue Manufacture, Pte St-Charles.

Cher Monsieur, — Je soussigné, certifie avoir souffert pendant six (6) mois des Hémorroïdes et ce n'est qu'après avoir fait usage du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre que je me suis senti tout à fait guéri.

(Signé) **CHAS. MONTÉ,**
268a rue Montcalm, Montréal.

Sorel, Décembre 1895.

Cher Monsieur, — Après (5) ans de souffrances, j'ai été complètement guéri d'Hémorroïdes saignantes en employant deux (2) boîtes du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre, 191 rue Beaudry, Montréal, aucun autre remède n'avait pu me soulager.

(Signé) **A. MAGNAN,**
Marchand de Provisions.

Chez tous les Pharmaciens. - - - - - Prix: 50c. et \$1.00.

Méfiez-vous des contrefaçons.—Exigez la signature à l'encre rouge du Prof. N. Coderre. Expédié franco sur réception du prix.

Prof. N. Coderre, Fabricant, 191 Beaudry, Montréal.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187. Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

- Pôles à Rideaux, tous les genres.
- Séchoirs à Rideaux.
- Ustensiles de Cuisine, tous genres,
- Peintures préparées,
- Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
- Escabeaux grands et petits.
- Machines à Laver et Tordeurs.
- Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LA NOUVELLE REVUE

26, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	28f 14f
	Départements	56f	29f 15f
	Etranger....	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale* de France et de l'Etranger.

LAPRÉS & LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.O.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1283
RESIDENCE TEL. BELL EST 1745

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

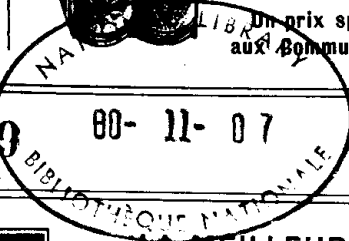
40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

10079 80-11-07



LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

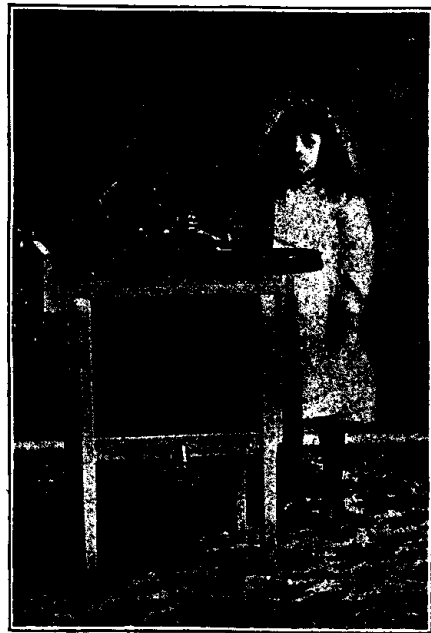
43 Vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale : 101 rue du Pont, Québec.



Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 846.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

Dr JOS. VERSAILLE,

DENTISTE

GERANT



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incarnation des ongles soignés par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropradiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,134

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havana—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



No 7

(Tous droits réservés.)

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

(Suite)

La lumière diffuse dans la trajectoire du tison lui permit de relever la topographie du local, comme un instantané. Il reconnut suspendu à la voûte un chevreuil sans vie.

Enhardi par l'absence de tout danger, Luc devint plus vaillant. Et comme son estomac criait famine, il joua du couteau et se tailla plusieurs tranches de venaison, qu'il emporta sur-le-champ à son repaire pour les griller sur les braises.

Il y a la fièvre de la faim, qui n'est autre chose que la faiblesse produite par le manque de vivres. Luc n'attendit pas que les grillades fussent à point pour les dévorer. De ses mains, tremblantes de hâte, il les enleva du feu, et mordit à belles dents dans la chair mi-cruée, mi-rôtée, puis, se ravisant soudain, il se dit :

— Là !... là !... pas d'imprudences, on a le temps !... Faut pas manger goulûment, si on ne veut pas en crever !...

A mesure que sa faim s'apaisait la réflexion venait l'assiéger.

Le bois bien empilé dans la grotte contiguë, et le chevreuil suspendu dans l'autre caverne, indiquaient clairement le voisinage d'un ou de plusieurs bipèdes, dont le contact serait peut-être dangereux.

Une fois bien restauré, notre naufragé plus fort par-tit à la découverte du mystère des cryptes au-dessus de lui.

Il avait raisonné ainsi :

— Si je remets à plus tard cette excursion dans le domaine de l'inconnu, c'est moi qui serai visité, car on ne peut manquer de remarquer mes emprunts à la chair du chevreuil, et la disparition d'une partie du bûcher. On me tendra un piège, on me guettera et malgré mes précautions je serai pris. Allons donc immédiatement en exploration, alors qu'on ne m'attend pas, ou que l'on ne se doute même pas de ma présence. J'ai une arme et malgré mon jeune récent je suis encore capable de lutter avec n'importe qui !... si je suis attaqué !...

Il traversa rapidement les grottes du bûcher et du chevreuil. Il allait entrer dans une troisième dont l'accès était facile, mais il s'arrêta brusquement.

Il venait d'apercevoir droit devant lui des ombres fantastiques courant et gambadant. Il comprit bientôt ce que signifiaient ces choses. Ces ombres provenaient des vacillations de la flamme d'un grand foyer, et de l'inégalité des murs environnants.

Le pilote avança sur la pointe du pied, son couteau à la main prêt à frapper, restant toujours dans la partie obscure du souterrain. Il mit la tête dans la pièce éclairée par le feu... Il n'y avait personne. Avisant alors une autre issue en face de lui, il s'y dirigea à la course, mais une vision à sa droite le cloua au milieu de la grotte.

Adossée au mur une jeune femme d'une angélique beauté le regardait. Elle était toute vêtue de blanc, et ses traits respiraient la douceur, la bonté.

Luc crut à une apparition de la Vierge ! Muet de saisissement, il tomba à genoux les mains jointes dans un geste implorant protection.

La vision semblait lui sourire.

Un bruit presque imperceptible, exactement à ce moment, le surprit. Il tourna vivement la tête. Un homme armé d'une hache se préparait à lui en asséner un coup fatal.

Luc se releva d'un bond et par ce fait se trouva en pleine lumière.

— Joliceur ! s'écria l'inconnu.

Luc fit un soubresaut et regarda l'étranger plus attentivement.

— Luigi de ..., dit-il.

— Comment se fait-il, reprit le premier, que je te retrouve ici, quand la dernière fois que mes yeux t'ont vu, tu venais d'être assommé dans une rue de Paris, un soir qu'un compagnon et moi t'aidions à te débar-rasser d'un chevalier de la Salle ?

— L'histoire sera pour tantôt... Mais toi, qui t'a-mène ici en Canada ?...

— Es-tu toujours pour moi ?... puis-je me fier à toi ?...

— Comme en France !...

— Eh bien ! je poursuis toujours ma vengeance !... Et je sens qu'elle est à la veille de s'accomplir !

— Comme ça se trouve, mon vieux Luigi !... Nous pouvons nous tendre la main, j'en suis sûr !... Lorsque tu sauras ce qui m'est advenu depuis notre dernière rencontre, tu verras que nos intérêts se touchent !...

— Tu en as encore pour le seigneur de la Salle ?...

— Oui !... Et toi, pour son lieutenant ?

— Henry de Tonty ! Est-il le lieutenant de M. de la Salle ?

— Sans doute !...

— Ta main, Joliceur !... Mort à Tonty !

— Tope !... et au maître de Cataracouy !...

— Mais cette dame qui nous écoute, dit tout-à-coup Luc, ou Joliceur, puisque tel est son vrai nom, indiquant la dame blanche.

— C'est un tableau, mon bon, qui m'est cher plus que tout au monde ! Je t'en dirai l'histoire une autre fois peut-être.

CHAPITRE IX

CRÈVECŒUR

De la Salle ayant relâché la barque pour aller à Niagara chercher les choses qui lui étaient nécessaires, s'embarqua dans des canots et continua sa route jusqu'à la rivière des Miamis, (1) côtoyant en chemin la rive occidentale du lac des Illinois. De Tonty avait rendez-vous à cette rivière lorsqu'il aurait rattrapé les déserteurs enfuis du côté du Sault Sainte-Marie.

De la Salle fut le premier au rendez-vous, et s'occupa dès son arrivée d'y bâtir une maison. Il en était encore

(1) Aujourd'hui Saint-Joseph.

à cet ouvrage, lorsqu'un matin Tonty se présenta seul devant lui.

— Comment ! vous êtes seul ? demanda de la Salle surpris.

— J'ai laissé mes hommes en arrière, dit Tonty. Ils sont à trente lieues d'ici, chassent pour obtenir des vivres qui nous ont manqué complètement. Alors que nous voguions d'une bonne allure sur le lac, le vent s'est renforcé subitement, nous contraignant de gagner terre ; les vagues étaient si grosses. A une encablure du rivage nos canots chavirèrent. Nous nous sauvâmes, mais les embarcations et leur contenu : victuailles, etc, furent perdus ; trois jours durant nous avons vécu de glands trouvés dans les bois. Mes gens font la chasse, mais au moment de mon départ pour prendre les devants, aucun gibier n'avait apparu à portée de fusil. Ma troupe chemine si lentement que j'ai cru plus expéditif de les précéder ici pour être secouru.

— Mais durant votre absence nos déserteurs vont reprendre la clef des champs !

— Où pourront-ils aller sans provisions ?

— En tous cas, mon cher chevalier, ce n'est guère prudent ; j'aurais souhaité que tout le monde vînt avec vous !... Veuillez retourner auprès d'eux, sans délai, et les amener ici !... Avez-vous eu des nouvelles du Griffon ?

— Aucune.

— Qu'augurer de cela ?

— Rien de bon, assurément. Mais être sans nouvelle est préférable à en avoir de mauvaises !

Tonty revint au bout de quelques jours, et, de la Salle ayant réuni tout son monde, leva le camp et remonta la rivière des Miamis à une distance de vingt-cinq lieues, jusqu'au portage de deux lieues environ qui conduit à la source de la rivière des Illinois. Remettant les embarcations à flot, ils descendirent ce cours d'eau sur un parcours de deux cent cinquante à trois cents milles, jusqu'à un village dont les hôtes indigènes étaient alors absents en chasse, et comme les vivres des Français étaient épuisés, ils s'approprièrent le contenu de quelques caches de blé d'inde appartenant aux sauvages.

Durant cette route, une partie des gens de de la Salle n'en pouvant supporter davantage les fatigues prirent la résolution de désertir encore. Et, à cet effet, ils attendirent le retour des ombres protectrices de la nuit, mais un grand froid qui survint leur fit ajourner leur dessein. Au matin, de la Salle continuait à descendre la rivière, et à trente milles au-dessous du village, il trouva les Peaux-rouges.

Ici, la rivière s'élargit en un lac (1) et les blancs pour donner un caractère plus imposant à leur flottille se déployèrent.

A la vue des Français, les Illinois s'imaginent se trouver en présence de leurs redoutables ennemis, les Iroquois ; ils se mettent en défense et envoient leurs femmes dans le bois voisin ; mais reconnaissant les Français qui s'approchent toujours, ils font revenir les sauvagesses, et offrent le calumet de paix à de la Salle et Tonty en signe d'amitié. Ceux-ci alors, leur donnent des marchandises pour le blé qu'ils avaient pris.

Cette alliance avec les Illinois eut lieu le 3 janvier 1680.

De la Salle commença la construction d'un fort à cet endroit. Au cours de ces travaux il connut une seconde fois les douleurs de l'empoisonnement ; heureusement qu'on put le tirer d'affaire à l'aide d'un antidote qui lui avait été donné en France par un ami, et qu'il avait la précaution de porter constamment.

Pendant qu'il subissait les effets du toxique et demeurait forcément sur sa couche dans sa tente, les mécontents en profitèrent pour disparaître sans même lui dire bonjour !

Cette désertion chagrina beaucoup l'intrépide explorateur, à cause de l'effet qu'elle pouvait produire sur l'esprit des Illinois : car, depuis sa venue en leur pays, ses ennemis y avaient répandu le bruit qu'il était l'ami des Iroquois.

(1) Péoria.

Aussitôt rétabli, de la Salle fit mettre une barque en chantier pour descendre la rivière vers le sud.

Le fort étant terminé, il fallait lui donner un nom. A ce moment, le chef de l'expédition, l'homme si fortement trempé, assailli par des idées noires, succomba au découragement en pensant aux désertions de ses employés, à la tentative d'empoisonnement sur sa personne, aux rumeurs ayant cours chez les Illinois au sujet de sa prétendue amitié avec les Iroquois, et pardessus tout cela à l'absence de nouvelles du *Griffon*.

Il ne faut donc pas s'étonner du nom qu'il donna au fort : Crève-cœur !

Secouant son abattement, il résolut d'aller aux nouvelles et de rentrer au fort Frontenac.

Il envoya, auparavant, le R.P. Hennepin avec le sieur Acau pour découvrir la nation des Sioux, à quatre cents lieues au nord des Illinois sur le Mississippi, puis il se mit en route le sixième, le 22 mars 1680, laissant de Tonty pour commander à Crève-cœur.

Afin que ses gens, porteurs de nouvelles du *Griffon* pussent le retrouver facilement, de la Salle, à la mode d'Ariane et du Petit Poucet, avait semé sur son passage aux Illinois des indications détaillées, sous forme de lettres, attachées très en vue aux branches des arbres.

En s'en retournant, il rencontra deux hommes, envoyés l'automne précédent à Michilimakinac, pour obtenir des nouvelles de la barque. Ils l'assurèrent qu'elle n'avait pas passé là ; ce qui le détermina à continuer, dépêchant les deux messagers à Tonty lui porter l'ordre d'aller à l'ancien village indien pour y visiter un rocher afin d'y construire un fort solide.

Tonty commandait dix-huit personnes, y compris les pères Récollets, Gabriel de la Ribourde et Zénobe Membré.

A la réception du message de son supérieur, Tonty prit quatre hommes avec lui et s'en alla examiner le site indiqué, pour un fort en amont de la rivière.

Les deux nouveaux venus jugeant le moment opportun, (Tonty étant absent), achevèrent la défection de la garnison de Crève-cœur en racontant que les projets ambitieux de de la Salle étaient réduits à néant par la perte du *Griffon* ; que ses effets venaient d'être saisis à Cataracouy par des créanciers de Ville-Marie, et que par conséquent, s'ils demeuraient plus longtemps au service de cet homme, ils perdraient davantage. Ils n'avaient pas encore été payés depuis le commencement de l'entreprise et s'ils ne profitaient de l'éloignement temporaire de Tonty pour se rémunérer en prenant des marchandises aux magasins, tant pis pour eux.

Les braves engagés avaient à cœur leurs intérêts pécuniaires, et craignant de tout perdre s'ils n'acceptaient la proposition des deux séditeux, ils se livrèrent bientôt au pillage. Ils prirent tout le plus beau et le meilleur, malgré les protestations du sieur de Boisrondet, des Récollets et de trois employés. Après la désertion du gros de la troupe, les six qui restaient fidèles s'empressèrent d'aller avertir Tonty des événements accomplis en son absence. Chemin faisant, deux autres décampèrent prestement, brisant d'abord les armes du sieur de Boisrondet et de son compagnon.

Cette fâcheuse nouvelle hâta le retour de Tonty à Crève-cœur, où tout n'était que ruine et désolation.

Sur la barque en construction, l'un des déserteurs avait écrit la triste fanfaronnade suivante : *Nous sommes tous sauvages !*

Tonty ne se contenait pas d'indignation.

— Ah ! les misérables ! Ils le regretteront ! s'écria-t-il en constatant l'étendue de leur méfait.

Il dressa sur-le-champ des procès-verbaux de l'affaire et les expédia à M. de la Salle par les quatre hommes qui allèrent avec lui visiter l'éminence désignée pour un fort.

Tonty avait mission de concilier aux intérêts de son chef les tribus environnantes. Il s'y employa avec ardeur, et remporta le succès qu'il méritait, mais un événement imprévu vint presque détruire ses travaux, mettre toutes ses peines et ses démarches à néant. Ses jours mêmes furent en danger. Mais cet événement, imprévu pour lui, n'était pas un coup du hasard ; c'était un projet bien réfléchi d'un ennemi implacable !

CHAPITRE X

DE TONTY EN DANGER

Tonty et ses compagnons habitaient chez les Illinois ; lorsque la température ou leurs devoirs le leur permettaient, ils se rendaient au fort y travailler à réparer un peu les déprédations commises par les déserteurs.

Un jour de septembre, que Tonty et les autres Français s'occupaient ainsi, un jeune sauvage rentra au village hors d'haleine annonçant qu'une troupe nombreuse d'Iroquois s'avancait. Ceci alarma beaucoup les villageois au teint cuivré. Et, spontanément parmi les vaillants Illinois épeurés, l'accusation contre de la Salle circula, que le voyage de celui-ci avait pour conséquence la visite des Iroquois. De la Salle était hors de leur atteinte, mais il y avait son lieutenant et quelques visages-pâles tout près, eh bien ! ils paieraient pour tous.

Poussant de grandes clameurs furieuses, une centaine d'Illinois envahissent Crève-cœur, et y trouvent les Français. Ils appréhendent Tonty et en termes véhéments l'accusent de trahison. De Tonty n'avait pas eu le temps de se familiariser aux manières de ses voisins et s'embarassait de la réponse à faire en cette circonstance, mais il se décida d'aller bravement au-devant des Iroquois avec des colliers pour montrer sa surprise de ce qu'ils venaient faire la guerre à une nation dépendant du gouverneur de la Nouvelle-France, et que M. de la Salle gouvernait. Tonty communique son idée à ceux qui l'entourent ; on l'approuve et l'on se presse du côté des Iroquois déjà aux prises avec les quatre cents Illinois restés en arrière pour défendre le village.

Accompagné d'un jeune Illinois, Tonty s'avance entre les corps des combattants. Les Iroquois les voient venir d'un œil soupçonneux et redoutent un piège ; lorsque le chevalier arrive à portée de fusil, ils font une grande décharge et une balle lui traverse la poitrine. Leur intention est évidente, aussi Tonty engage son compagnon à se retirer puis, seul, il atteint les premiers rangs de l'ennemi. On le saisit et on lui ôte le collier qu'il porte. Un Iroquois, au travers de la foule entourant Tonty, lui plonge un couteau dans le sein gauche et lui coupe une côte.

Le chevalier est reconnu à temps cependant. On le mène au milieu du camp et on l'interroge au sujet de sa venue.

— Guerriers renommés, leur dit Tonty, sachez que les Illinois sont sous la protection d'Ononthio. Je suis surpris que vous ayez l'intention de rompre avec ses enfants, et je vous conseillerais plutôt de faire la paix.

Pendant cela, l'escarmouche avait lieu de part et d'autre. Les Iroquois étaient indécis de ce qu'ils feraient de Tonty, quand un combattant vint dire que leur aile gauche pliait et qu'on avait remarqué des Français parmi les Illinois. Ceci les irrita, et ils délibérèrent sur son sort. Tandis que les sauvages discutait de la sorte, un guerrier soulevait d'une main les cheveux de Tonty et de l'autre, armée d'un couteau, s'appretait sur un signe des chefs à scalper notre héros. Tégancouti, chef des Tsonnontouans voulait que Tonty fut brûlé, et Agoustôt, ami de la Salle, opinait pour sa délivrance. Il l'emporta, et, en le renvoyant, pour mieux tromper les Illinois ils décidèrent de donner un collier à Tonty. Celui-ci rejoignit ses amis, très épuisé à cause du sang perdu par sa plaie et de celui qu'il expecterait. Les RR. PP. de la Ribourde et Membré le cherchaient et le rencontrèrent en chemin ; ils craignaient que les sauvages ne l'eussent tué.

Le chevalier rapporte aux Illinois le résultat de sa démarche et leur recommande de ne pas trop se fier aux sentiments de l'ennemi. Là-dessus ils se retirent dans leur village, mais les Iroquois qui s'étaient formés en bataille, accourent. A cette vue, faisant encore bonne contenance, les alliés de Tonty se replient à un endroit situé à trois lieues plus loin, où sont cachés les femmes et les enfants.

Tonty, les récollets et les deux Français demeurent au village. Les ennemis y entrent et bientôt se cons-

truissent un fort, et assignent aux blancs une cabane sise à quelque distance de là.

De bonne heure, le lendemain, un sauvage passa à l'entrée de la cabane des Français, et, sans avoir l'air de s'adresser à eux particulièrement, prononça ces mots :

— Braves fils d'Ononthio !... moi, sauvage Abénaki... ami des Français... Fais attention à toi !... Sors pas de ta cabane !... Ta vie en danger !... Viendrai t'apporter à manger tout à l'heure !...

Et avant que Tonty fût revenu de sa stupéfaction, l'Abénaki s'était éloigné. Les amis du chevalier entendirent aussi les paroles du sauvage, et leur étonnement égalait le sien.

Il n'y avait qu'une chose à faire : attendre le retour du Peau-rouge. C'est ce que l'on fit.

Quelques heures s'écoulèrent qui parurent très longues aux pauvres gens.

Enfin l'Abénaki revint, apportant un plat rempli de blé-d'inde et d'un morceau de bœuf grillé. Les visages pâles n'avaient rien pris depuis la veille, et cet aliment les sustenta beaucoup.

Pendant qu'ils mangeaient, le sauvage raconta en substance ce qui suit.

Par hasard il avait surpris un fragment de conversation entre deux personnages dont les traits étaient peints à la façon des nations indigènes, lorsqu'elles ont déterré la hache de guerre. Ces hommes, alors au nouveau fort des Iroquois, avaient revêtu des accoutrements en conformité au milieu qu'ils fréquentaient. Leurs conseils inspirèrent les Iroquois à venir jusqu'aux Illinois ; ils avaient promis un riche butin et beaucoup de chevelures, à condition qu'on leur réservât les vies du capitaine et du lieutenant des Français. Il va de soi que cette proposition alléchante fut acceptée, quoique probablement les Iroquois se gardassent, *in petto*, le droit de susciter des embarras au couple de coquins, après le pillage des biens des Français.

Mais ils trouvèrent le fort Crève-cœur en ruine, ce qui modifiait considérablement leurs intentions vis-à-vis Tonty.

L'Abénaki partit en promettant de revenir le soir.

Dans l'après-midi, les Illinois repartirent sur les coteaux environnants, en les apercevant, les Iroquois crurent que les Français avaient eu quelques pourparlers ensemble, et se firent amener Tonty devant eux. A leur demande, celui-ci consentit de passer aux Illinois pour les engager à venir traiter de paix. On lui donna comme otage le fils de l'un des chefs, et il se fit escorter du R.P. Membré.

Ayant communiqué son message, Tonty revint porteur d'une réponse, accompagné cette fois d'un jeune Illinois pour remplacer l'otage des Iroquois resté en arrière.

Arrivés au fort, au lieu d'accommoder les affaires, l'otage Illinois les gêna toutes en disant aux ennemis que leur effectif de guerre ne se chiffrait que par quatre cents, le reste de leurs jeunes gens étant absents pour guerroyer contre une nation voisine, et que s'ils voulaient faire la paix ils leur donneraient une quantité de peaux de castor et quelques esclaves.

En apprenant ceci, les Iroquois appellent Tonty et, après mille reproches, l'accusent de leur avoir menti en leur déclarant les Illinois nombreux de douze cents et appuyés de plusieurs nations amies, qui leur avaient donné du secours. De plus, où étaient les soixante Français qu'il avait dit être au village ?

Tonty se tira de ce faux pas avec difficulté, mais il eut beau dire et protester le conseil Iroquois accueillit sa défense avec réserve. Le soir même, l'otage Illinois fut renvoyé pour proposer aux siens de se trouver à une demi-lieue du fort le lendemain à midi pour y conclure la paix. Les Illinois furent exacts au rendez-vous et y reçurent de leurs adversaires, des présents de colliers et de marchandises ; le premier, pour que le gouverneur de la Nouvelle-France ne fût pas fâché de ce qu'ils étaient venus troubler leurs frères ; le second s'adressait à M. de la Salle, pour le même but ; par le troisième, ils leur juraient une entière alliance voulant dorénavant vivre comme frères.

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

“ Seulement, l'ami, ajouta l'officier noir en langue australienne, si ton père et toi vous cherchiez à nous trahir, je vous couperais la tête à tous deux avec ceci.”

Et il posa la main sur son grand sabre de cavalerie ; Nez-Percé recula d'effroi ; cependant il ne parut pas refroidi dans son désir d'être utile aux amis de sa tribu, et les volontaires se disposèrent au départ.

Denison voulut laisser à la station son vieux domestique William, épuisé par ces deux jours de marche pénible, et, malgré son attachement pour son maître, William fut obligé d'obéir. On désigna aussi quelques hommes bien armés qui devaient demeurer à la station pour garder les chevaux, tandis que le reste de la troupe continuerait à pied l'expédition.

“ A la bonne heure ! dit le vicomte ; à présent que je ne suis plus sur cette malheureuse bête dont le trot est si dur, je me sens fort et vaillant.

Cependant, aux premiers pas qu'il fit, on put s'apercevoir que la tête lui tournait et que ses cruelles souffrances venaient de se réveiller.

“ Mon cher Martigny, reprit Brissot, je vous en conjure, ne vous obstinez pas à nous accompagner ; vous seriez pour nous un embarras et une cause de retard plutôt qu'un auxiliaire sérieux et vraiment utile.”

Richard ne disait rien, de peur qu'on n'attribuât à tout autre motif qu'un sentiment de sincère pitié le conseil qu'il pouvait donner. Du reste, le vicomte ne l'eût pas écouté.

“ Ouais ! dit-il, moi me dorloter ici quand Mlle Clara et son amie sont exposées aux violences des plus grands scélérats que la terre ait portés ? Se moque-t-on de moi ? A la vérité mes jambes flageolent un peu et j'éprouve quelques éblouissements ; mais à cela, je sais un excellent remède... Mon cher Brissot, passez-moi, je vous prie, votre gourde de cognac.

— Ne craignez-vous pas, Martigny, qu'avec votre blessure...

— Bon ! vous tenez à votre provision d'eau-de-vie de France ? Mon mal ne provient que de faiblesse ; notre généreuse compatriote va me remettre à l'instant.”

Brissot lui présenta en soupirant un flacon cliqué ; le vicomte s'empressa de le porter à ses lèvres, et le rendit seulement après avoir absorbé une bonne partie du contenu.

“ Maintenant, reprit-il en affectant un ton dégagé, je me sens capable de franchir, s'il le faut, les montagnes Bleues... En route donc ! gentlemen !”

Toute nouvelle objection devenait inutile en présence de la détermination de Martigny, et Richard, ayant recommandé une grande vigilance à ceux qui devaient garder la station, donna le signal du départ.

Il importait de marcher vite, afin que si les mineurs, du haut d'un arbre ou d'une colline voisine, observaient les mouvements de leurs ennemis, ils n'eussent pas le temps de s'enfoncer bien avant dans les bois ; aussi, en quittant l'habitation, la troupe prit-elle le pas de course. L'avant-garde était formée des soldats noirs qui entouraient Nez-Percé et veillaient sur lui avec un soin jaloux, de peur de trahison. Tous, la tête penchée vers la terre, observaient attentivement les empreintes que les chevaux des mineurs avaient laissées sur le sol sablonneux, empreintes qui rendaient l'erreur impossible. Après eux venaient les volontaires européens, dans l'ordre ou plutôt dans le désordre où les plaçait cette marche précipitée.

Au moment où l'on atteignait la lisière du bois, le soleil était déjà haut et la chaleur commençait à deve-

nir accablante. Richard dit à Martigny qui se tenait tout haletant à son côté :

“ Vous m'avez gravement insulté, monsieur le vicomte. D'après les préjugés féroces de certains de vos compatriotes et des miens, j'aurais été dans la nécessité de vous en demander raison. Je ne l'ai pas fait pour des motifs dont je ne dois compte à personne ; mais je désire vous prouver que ce n'est par faute de courage, et peut être bientôt trouverai-je l'occasion que je cherche.”

Et il entra résolument le premier dans le Maaly-Scrub.

XIX

LA POURSUITE

Les maalys étant, comme nous l'avons dit déjà, des arbres peu élevés qui croissent très près l'un de l'autre, on devait trouver de grandes difficultés à voyager à cheval dans ces fourrés. Les colons s'y enfoncent parfois, et ils se servent alors de chevaux dressés à cet usage, qui s'arrêtent quand une branche menace la tête ou la jambe de leurs cavaliers ; mais il n'était pas probable que les ravisseurs de Rachel et de Clara eussent des montures habituées à cette manœuvre, et en effet, on trouvait à chaque instant la preuve des nombreux embarras qu'ils avaient rencontrés dans leur fuite. Ils avaient dû faire de continus détours pour éviter les parties impénétrables du taillis. En certains endroits, leurs traces sur les feuilles sèches et coriaces qui jonchaient le sol semblaient difficiles à reconnaître ; mais Nez-Percé et les cavaliers de la garde noire ne s'y trompaient pas ; et ils avançaient avec autant d'assurance que s'ils eussent vu leurs adversaires devant eux. Cependant, en suivant ces circuits sans nombre, on perdait beaucoup de temps.

Richard dit quelques mots à ce sujet au brigadier noir, qui se concerta rapidement à son tour avec ses hommes et surtout avec le fils de Tête-de-Crin. Selon toute apparence, les mineurs, afin d'épier sur les bâtiments de la station le signal attendu, avaient d'abord gagné une colline de sable voisine, le point le plus élevé de cette partie du Maaly-Scrub ; ce fut donc de ce côté que l'on résolut de marcher directement, en laissant, pour plus de sûreté, quelques noirs suivre la piste sinueuse des cavaliers dans la forêt. Toutes les dispositions prises, on avança rapidement, et si les calculs étaient exacts, on ne pouvait manquer de rencontrer l'ennemi.

Nez-Percé voulut se procurer des informations plus précises ; après avoir prévenu ses compagnons de son dessein, il renversa sa tête en arrière et poussa un cri aigu, guttural, qui devait être entendu à plusieurs milles à la ronde au milieu du silence des bois. Des cris pareils ne tardèrent pas à répondre au sien dans diverses directions. Tout en marchant, l'Australien continua ses appels par intervalles, et chaque fois les réponses étaient plus rapprochées. Ces clameurs inquiétèrent Martigny, qui dit à Denison :

“ A quoi pense donc le guide, monsieur ? Ce vacarme va donner l'éveil aux coquins que nous poursuivons.

— Vous oubliez, répliqua tranquillement Richard, que les mineurs ignorent la présence d'un indigène parmi nous. Si donc ils entendent ces cris, il les attribuent aux Australiens de quelque tribu voisine qui s'appellent entre eux, et ils n'en conçoivent aucune crainte.”

En ce moment plusieurs individus appartenant à la tribu nomade de Tête-de-Crin et Tête-de-Crin lui-même se montrèrent dans le taillis ; ils se rendaient à l'appel de Nez-Percé dont ils n'avaient pas de nou-

velles depuis la soirée précédente. En le voyant si bien accompagné, ils furent sur le point de s'enfuir ; mais le jeune homme leur ayant parlé dans leur langue et les ayant rassurés, Tête-de-Crin, la lubra et d'autres membres de la famille consentirent à s'approcher.

Du reste, ni son père, ni sa mère, ni aucun des siens ne manifesta de joie en revoyant Nez-Percé après cette longue absence. Les Australiens ne sont pas démonstratifs et les sentiments de la nature ne semblent pas avoir une grande énergie dans leurs cœurs. Du reste on ne leur eût pas laissé le temps de s'expliquer ; à peine eurent-ils rejoint la troupe qu'on s'empressa de les questionner au sujet des ravisseurs de Clara et de Rachel.

Tête-de-Crin et son monde ne purent donner des renseignements bien importants. Burley seul s'était approché de leur campement, sans doute pour demander un guide ; mais la tribu, à laquelle il inspirait un invincible effroi, s'était enfuie à son approche et s'était tenue cachée, malgré ses menaces et ses paroles mielleuses. Burley, voyant l'inutilité de ses tentatives, avait continué sa marche vers la colline de sable ; mais il ne s'y était pas arrêté longtemps, car Tête-de-Crin, qui de sa retraite observait le terrible squatter, venait de le voir descendre la butte au galop de son cheval.

“ Et de quel côté se dirigeait-il quand vous l'avez perdu de vue ?” demanda Richard à qui l'on avait traduit la réponse de l'indigène.

Tête-de-Crin indiqua la partie la plus fourrée des maalys.

“ C'est bon, dit Martigny, les chevaux ne peuvent aller bien vite dans cette direction, et il nous sera facile de prendre de l'avance sur eux.

On se remit donc en marche. Tête-de-Crin, que son fils avait instruit de la situation, offrit ses services dès qu'il sut que Clara et Rachel étaient en péril ; on se hâta de les accepter, aussi bien les gardes noires l'eussent peut-être emmené malgré lui, le secours de deux guides expérimentés étant devenu indispensable. Quant aux autres gens de la tribu, on les renvoya, en leur recommandant de se tenir en observation sur certains points élevés du Scrub et de pousser leurs cris d'alarme s'ils apercevaient l'ennemi.

On ne tarda pas à retrouver des traces nombreuses des révoltés. Ces traces étaient encore si fraîches qu'elles semblaient avoir été faites quelques minutes auparavant. Néanmoins, on ne s'astreignit pas à les suivre avec exactitude et l'on continua de couper au plus court. Tête-de-Crin et surtout son fils avaient une sagacité merveilleuse pour deviner vers quel point la piste se dirigeait et, en effet, après l'avoir perdue un moment de vue, ils ne manquaient jamais de la retrouver plus loin. Leurs compatriotes de la garde noire étaient eux-mêmes émerveillés de cette habileté et ils leur adressaient des promesses et des menaces bien inutiles, car évidemment le père et le fils ne négligeaient rien pour assurer le succès de l'entreprise.

On avait reconnu l'endroit où les ravisseurs de Rachel et de Clara avaient fait halte, pendant que Burley allait à la découverte, et on avait constaté que là sa trace venait rejoindre celle de ses compagnons. Ils se trouvaient donc tous réunis à cette heure et ils avaient sans doute connaissance de l'ardente poursuite dont ils étaient l'objet. Cependant on s'arrêta plusieurs fois et on prêta l'oreille ; aucun bruit ne vint faire supposer aux volontaires qu'ils ne fussent pas seuls dans cette partie du Maaly-Scrub.

L'infailible piste témoignait pourtant que l'on était dans la bonne voie et, malgré cette solitude apparente, on eût bientôt la certitude que ceux que l'on poursuivait devaient être sérieusement alarmés. Dans une de ces clairières dont nous avons parlé, le sable portait des empreintes profondes et nombreuses de chevaux, comme si les voyageurs se fussent arrêtés là pour délibérer. A partir de cette place, la piste n'était plus régulière et sur une seule ligne comme précédemment ; il semblait au contraire que les cavaliers se fussent avancés de front, sans songer davantage à cacher leur nombre et en proie au découragement.

C'était un raisonnement de plus pour les volontaires d'être

attentifs, car les ravisseurs, se voyant serrés de si près, pouvaient prendre quelque résolution désespérée. On gardait le silence et on continuait d'avancer rapidement, l'œil au guet, le doigt sur la détente du rifle ou du revolver, quand on entendit tout à coup un grand bruit dans le fourré. Trois ou quatre chevaux, sans cavaliers et la bride pendante, accouraient d'un air irrésolu et cherchaient évidemment à sortir de ce désert sans herbe et sans eau.

— Ah ! ah ! dit Richard à demi-voix, nos adversaires commencent à s'apercevoir que leurs montures nous donnaient trop d'avantages sur eux et ils se sont décidés à s'en débarrasser... Maintenant ils vont sans doute se disperser et continuer pédestrement leur retraite.

— Mais alors, dit Martigny, qu'auront-ils fait de ces malheureuses jeunes filles ?

— Ils prendront peut-être le parti de nous les rendre, dit Richard avec agitation, et ce serait le moyen le plus sûr de retarder notre poursuite en nous disant à la pitié.

— N'y comptez pas, monsieur Denison, répliqua le vicomte tristement : des hommes tels que ce Fernandez et ce Guzman ne renoncent pas ainsi à leur vengeance !

— Ma fille ! ma pauvre Clara ! dit Brissot avec angoisse.

Ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Comme on essayait de s'emparer des chevaux abandonnés, l'un d'eux sortit tout à coup du taillis et s'approcha tout haletant, comme épuisé par une longue course ; mais celui-là n'était pas privé de cavalier comme les autres. Il portait sur son dos un noir, couvert de sang, les vêtements déchirés, qui semblait presque anéanti de souffrance, de fatigue et de terreur, et se retenait machinalement à la selle, sans savoir où il allait.

A peine Brissot l'eut-il envisagé qu'il s'écria :

— Je reconnais cet homme... c'est John, le domestique de miss Owens... Il va nous donner avec certitude des nouvelles de ma fille.

On n'eut pas de peine à arrêter le cheval ; mais John en se trouvant au milieu des volontaires et des gardes noirs, était tellement troublé qu'il ne pouvait parler et roulait d'un air égaré ses gros yeux blancs. Enfin, il parut reconnaître à son tour Brissot et Denison, et répondit avec effort aux questions dont on l'accablait à l'envi :

— Vite, vite, vous courir au secours de miss Rachel et de miss Clara... Les méchants mineurs ont battu moi et m'ont envoyé pour vous dire que si vous n'avez pas réagi en arrière, eux tuer les sur-le-champ... Moi, avoir vu Guzman et Fernandez entraîner les jeunes ladies dans le fourré... Elles demandaient grâce et pleuraient ; eux, le pistolet à la main, les faisaient avancer et les menaçaient... Vous, aller vite, vite, vite pour les délivrer !

— Et de quel côté, John ? demanda Denison.

Le pauvre noir eut à peine la force d'indiquer de la main la partie du bois dont il venait de sortir et tomba mourant sur le sable. Denison donna l'ordre à quelques hommes de la troupe de demeurer en arrière pour lui porter secours et pour s'emparer des chevaux qui seraient peut-être nécessaires plus tard ; puis, se tournant vers ses compagnons, il dit brièvement :

— En avant, gentlemen !

Déjà Martigny et Brissot couraient dans la direction indiquée. Ils étaient terrifiés, mais n'ayant pas entendu l'explosion des pistolets dont Guzman et Fernandez menaçaient les prisonnières, ils conservaient encore un vague espoir d'arriver à temps pour prévenir un crime épouvantable. Ils ne tardèrent pas à être rejoints par le reste de la troupe, qui manifestait une égale impatience et une ardeur égale.

Dans cette partie de la forêt, les maalys devenaient moins serrés et étaient surmontés de quelques eucalyptus ou gommières d'une hauteur extraordinaire. A la vue de ces arbres, les éclaireurs redoublèrent d'attention. Leurs regards perçants sondaient le feuillage de ces colosses végétaux avec un intérêt particulier. Bientôt l'un d'eux s'arrêta au pied d'un des plus grands eucalyptus et parut communiquer ses observations à ses compagnons. Il avait remarqué qu'un

des chevaux avait dû stationner à cette place ; puis, tournant sur lui-même, revenant brusquement sur ses pas. Il en conclut que le cavalier, en se servant de sa monture comme de marchepied, avait grimpé sur l'eucalyptus où sans doute il se trouvait encore ; mais on avait beau regarder, on ne découvrait rien.

Enfin un noir désigna du doigt quelque chose qui se mouvait derrière une maîtresse branche, à une soixantaine de pieds d'élévation ; c'était un homme qui essayait de se cacher dans le feuillage grêle. Se voyant découvert, il demeura immobile et ne répondit pas aux appels qu'on lui adressait de toutes parts.

— Descendez, cria Richard à son tour, descendez, car aussi bien toute résistance est inutile, et nous verrons s'il ne nous serait pas possible de vous accorder la vie sauve.

— Nous perdons du temps, monsieur Denison, dit Martigny à voix basse avec impatience ; pendant que nous parlementons avec ce drôle, les autres vont massacrer Clara et sa compagne.

— Cet individu pourra nous fournir des renseignements précieux, répondit Richard.

De son côté le personnage juché sur l'eucalyptus semblait avoir pris résolument son parti : il s'assit sur une grosse branche, son fusil à la main, et, se penchant vers Denison, il dit d'un ton sombre de raillerie :

— Ah ! est-ce Son Honneur le juge de paix... Enchanté de vous voir encore une fois, monsieur ! Tenez, voici ma réponse.

Il porta vivement son fusil à l'épaule ; on entendit l'explosion d'un coup de feu, et une balle vint percer le chapeau du magistrat.

Cet acte d'hostilité ne pouvait manquer d'attirer des représailles ; avant que Richard eût songé à s'y opposer, cinq ou six fusils partant à la fois, éveillèrent les mille échos de ces solitudes. D'abord l'homme de l'eucalyptus ne parut pas avoir été atteint et demeura immobile sur sa branche ; mais bientôt son fusil lui échappa, et, étendant les bras, il tomba lui-même sur le sol. C'était Burley, le berger de Walker-station.

Le malheureux, malgré ses blessures, malgré cette horrible chute, n'avait pourtant pas été tué sur le coup. Après être resté un moment étourdi, il rouvrit les yeux et les fixa encore sur Richard Denison. Un sourire amer effleura ses lèvres sanglantes, et il eut la force de murmurer d'une manière distincte :

— Je serai vengé... Trouvez maintenant, si vous pouvez, votre jolie miss Brissot !

Puis ses yeux se fermèrent de nouveau, ses mains se crispèrent, et il exhalait son âme dans une dernière et violente convulsion.

Richard demeurait interdit par la soudaineté de cet événement et par les paroles menaçantes de Burley ; Martigny lui dit avec agitation :

— Vous l'entendez, monsieur ; ne pensons qu'à Clara.

— Oui, oui ; que nous importent les autres ? dit le négociant ; Clara ne saurait être loin d'ici.

— Je vous suis, messieurs, dit Richard.

Mais, comme ils allaient s'éloigner, de nouveaux cris se firent entendre autour d'eux. Les noirs, soupçonnant les autres mineurs d'avoir employé le même stratagème que Burley, s'étaient mis à examiner les grands arbres environnants, et avaient découvert en effet plusieurs hommes cachés dans le feuillage des eucalyptus. Richard eut encore la velléité de s'arrêter ; Martigny le saisit par le bras :

— Laissez faire nos gens, dit-il avec précipitation ; nous, songeons à atteindre Fernandez et Guzman... Voyez ! la trace de deux chevaux pesamment chargés se continue dans la direction du fourré ; c'est cette piste qu'il faut suivre ; elle nous conduira sûrement au but de nos efforts.

Richard appela le brigadier des noirs et lui donna rapidement ses ordres. Puis, accompagné seulement de Tête-de-Crin et de son fils auxquels il montra la nouvelle trace, il rejoignit Martigny et Brissot, qui s'éloignaient de toute leur vitesse, sans s'inquiéter des cris et des coups de feu qui retentissaient derrière eux.

Les maalys continuaient à devenir moins hauts et moins serrés ; en revanche, les eucalyptus et les mé-

leucas, arbres appartenant à la famille des myrtacées, comme la plupart des arbres australiens, formaient, au-dessus des maalys, une voûte épaisse que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Rien ne gênait la vue sous cet immense dôme de verdure, sauf quelques buissons qui s'élevaient de distance en distance.

Néanmoins cette partie du désert n'était pas calme et silencieuse, comme on s'attendait à la trouver. Il se faisait un bruissement étrange dans l'éloignement ; les hôtes de ces solitudes paraissaient fort agités. Des perroquets, grands et petits, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, piaillaient violemment et partaient à grand bruit, tandis que d'autres espèces d'oiseaux, pies moqueuses, lyres à la queue étalée, pesantes ou tardes, et jusqu'aux élégants chlamydères filaient en désordre sous la voûte du feuillage qu'ils n'osaient ou ne pouvaient traverser. On n'entendait de toutes parts que battements d'ailes, cris étranges où l'on croyait reconnaître l'expression de l'épouvante.

Les voyageurs supposèrent d'abord que les coups de fusil, qui continuaient de retentir derrière eux, causaient cette agitation extraordinaire parmi les habitants emplumés du Maaly-Scrub ; mais ils durent bientôt s'apercevoir de leur erreur, car tous ces oiseaux semblaient venir du même côté et se dirigeaient précisément vers le lieu du combat. Du reste, sauf quelques trainards qui voltigeaient çà et là tout effarés, les oiseaux ne tardèrent pas à disparaître, et alors des animaux terrestres se montrèrent, fuyant aussi et suivant la même direction ; c'étaient des opossums qui sautaient de branche en branche en portant leurs petits sur le dos, des wolloubys, petite espèce de kangaroo, et même un grand kangaroo rouge qui franchissait un espace énorme à chaque bond ; puis des lézards, des rats de sable, même de terribles serpents noirs qui n'étaient pas moins effrayés. Tous ces animaux passaient près des voyageurs, sans paraître les voir, comme si le sentiment d'un danger commun eût fait taire en ce moment leurs instincts timides ou féroces.

Richard Denison, non plus que Martigny et Brissot, ne remarqua pas ces signes alarmants. Tête-de-Crin et son fils n'étaient pas aussi tranquilles ; ils avaient échangé quelques mots à voix basse et ils regardaient autour d'eux avec une attention singulière. Enfin, après avoir aspiré longuement une bouffée d'air, ils s'arrêtèrent tout à coup et essayèrent de faire entendre à leurs compagnons que non seulement il ne fallait pas aller plus avant, mais encore qu'il importait de revenir en arrière au plus vite.

Martigny et les autres, échauffés par la poursuite, ne tinrent pas compte de ces avertissements, d'autant moins que les Australiens ne pouvaient donner aucune explication à l'appui. Tête-de-Crin et son fils redoublaient de gestes et de contorsions pour leur démontrer qu'un danger sérieux les menaçait s'ils persistaient à avancer, quand un nouvel incident se produisit.

Deux chevaux, sans cavaliers, venaient encore d'apparaître. Ils suivaient exactement la direction que les autres animaux, oiseaux et quadrupèdes, avaient déjà prise ; mais ils ne marchaient pas d'un air irrésolu et au hasard, comme les chevaux qu'on avait rencontrés d'abord. Les oreilles dressées, les naseaux ouverts, ils galopèrent de toute leur vitesse, comme s'ils eussent senti à leurs trousses un ennemi invisible. De temps en temps, ils retournaient la tête avec effroi, puis ils se remettaient à courir avec une nouvelle ardeur, et ils ne tardèrent pas à disparaître dans les maalys.

— Que diable signifie tout ceci ? dit le vicomte avec inquiétude ; si j'étais encore dans la prairie américaine, je croirais que les Indiens... Ma foi ! marchons toujours. Les chevaux qui viennent de passer étaient certainement ceux de Guzman et de Fernandez, et j'ai hâte de rencontrer les coquins en personne... Mais par le ciel ! ajouta-t-il aussitôt avec animation, les voici eux-mêmes et les jeunes filles ne sont pas avec eux !

ELIE BERTHE

(A suivre)